Master Negative Storage Number

OCI00078.09

Les plaisirs de la table et du lit

A Rouen

[18--?]

Reel: 78 Title: 9

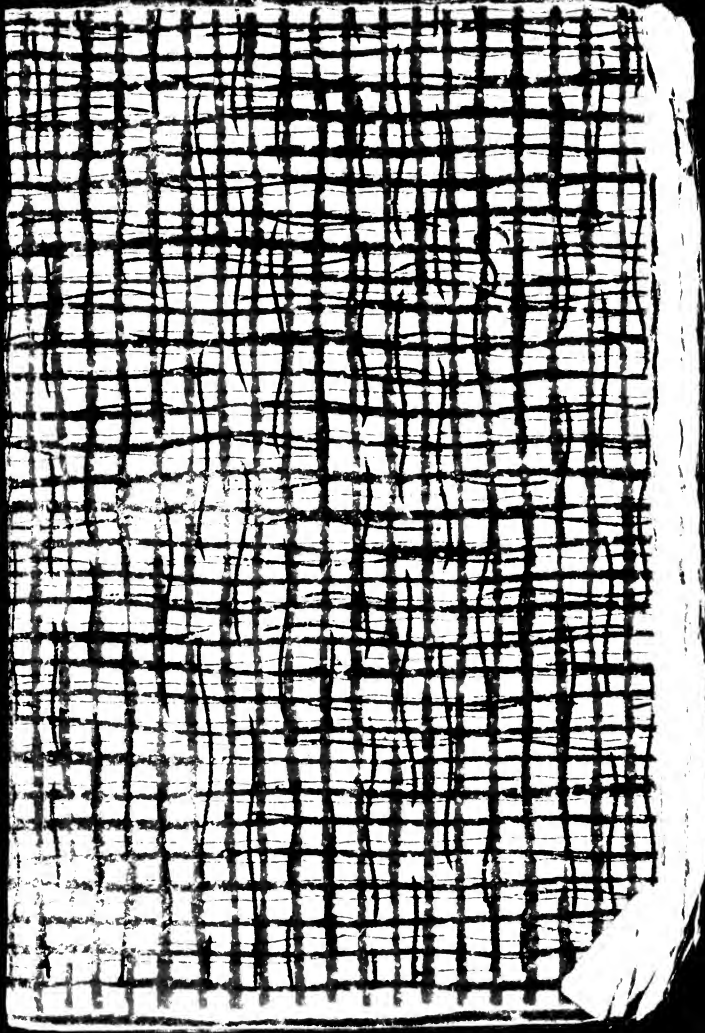
BIBLIOGRAPHIC RECORD TARGET
PRESERVATION OFFICE
CLEVELAND PUBLIC LIBRARY

RLG GREAT COLLECTIONS
MICROFILMING PROJECT, PHASE IV
JOHN G. WHITE CHAPBOOK COLLECTION

Master Negative Storage Number: OCI78.09

Control Number: AEM-8179
OCLC Number : 30717588
Call Number : W PN970.F7 PLAlx
Title : Les plaisirs de la table et du lit : chansonnier gaillard contenant des chansons joyeuses et badines des meilleurs auteurs.
Imprint : A Rouen : Chez Lecrène-Labbey, [18--?]
Format : 125 p. ; 11 cm.
Subject : Songs, French Texts.
Subject : Chapbooks, French.

MICROFILMED BY
PRESERVATION RESOURCES (BETHLEHEM, PA)
On behalf of the
Preservation Office, Cleveland Public Library
Cleveland, Ohio, USA
Film Size: 35mm microfilm
Image Placement: IIB
Reduction Ratio: 8:1
Date filming began: 12/20/94
Camera Operator: AR



LES PLAISIRS
DE LA TABLE
ET DU LIT,

CHANSONNIER GAILLARD,

CONTENANT des Chansons joyeuses et badines des meilleurs Auteurs.

A ROUEN,
Chez LECRÈNE-LABBEY, Impr.-Libraire, Grande-Rue, n°. 7.

On trouve chez le même Libraire un assortiment complet d'Almanachs chantans en tout genre, d'Etrennes et d'Almanachs de toute espèce, de Bibliothèque Bleue, d'Images, etc. etc.

White PN 970.F7 PLAIX

LES PLAISIRS DE LA TABLE ET DU LIT.

LE PETIT BIEN DE LISE.

AIR : *Philis demande son portrait.*

Du plus beau des petits endroits
Lise est propriétaire :
Son petit bien est à la fois
Forêt, île et parterre.
On y voit buissons et gazons,
Bois et mille autres choses,
Même dans ces jolis buissons
On voit fleurir des roses.

Sur les roses de ce réduit
Phébus est sans puissance ;
Mais l'astre argenté de la nuit
Préside à leur naissance.

Lise sait l'instant non trompeur,
Qu'elles seront écloses,
Et reçoit toute sa fraîcheur
De l'éclat de ces roses.

Elles ne tiennent rien de l'art,
Mais tout de la nature,
Elles brillent loin du regard,
Et naissent sans culture,
Lise, dont l'esprit est prudent,
Et qui n'est point pressée,
Attend pour arroser le champ
Que la fleur soit passée.

C'est ainsi que Lise entretient
Cette île fortunée,
Où le temps des roses revient
Douze fois dans l'année :
Mais n'en déplaise cependant
A leur source divine,
Ces roses-là pour un amant
Ne sont pas sans épines.

Conserve ce bien précieux,
Ce charmant héritage ;
Lise, ce sont les petits lieux
Qu'on aime davantage.
Dès long-temps je te l'ai prédit,
Tel est l'ordre des choses,
Si ton domaine s'arrondit,
Hélas ! adieu les roses.

LA DOUCE MORT.

AIR : *Un jour Guillot trouva Lisette.*

LAISSE-MOI donc, que veux-tu faire ?
O Ciel ! Laisse-moi donc, Colin :
Apprends-moi quel est ce mystère :
Quoi ! ta bouche presse mon sein !
Tu viens m'attaquer sans défense ;
Hélas ! te l'avois-je permis ?
Est-ce donc là la récompense
De l'amour que tu m'as promis ? *b.*

SUR ce gazon pourquoi m'étendre ?
Pourquoi me serrer dans tes bras ?
Ah ! cher Colin, daigne m'entendre,
Hélas ! tu ne m'écoutes pas.
Que cherche ta main téméraire ?
Je frémis... tu troubles mes sens...
Colin, que veux-tu donc me faire ?
Ah ! que tes baisers sont brûlans ! *b.*

— LISE tu ne sens pas encore
Quel est le feu de mon désir ;
Cet instant est pour moi l'aurore
Du sentiment et du plaisir.

Vois le flambeau, dont la lumière
Est sur le point de t'éclairer.
Ouvre ton ame toute entière
Au trait qui va te pénétrer. *bis.*

— Ah! cruel! tu m'ôtes la vie;
Je meurs, et ne vois plus les cieux;
Vas, pousse donc ta barbarie,
Jusqu'à m'immoler à tes yeux.
Je vois que ce jour m'est à charge;
Hâte l'instant de mon trépas.
Colin je sens que je m'engage:...
Colin... j'expire dans tes bras. *bis.*

L'OBSERVATEUR CURIEUX.

Air: *Il l'attrapera.*

La jeune Iris dans un bocage
Repoussoit le tendre Tircis.
Colas, au travers d'un feuillage,
Les regardoit d'un œil surpris.
Attentif à leur badinage,
Morguienne, dit-il, voyons-ça,
Il l'attrapera, il l'attrapera.

Tircis découvre avec peine
Un sein fait pour charmer les yeux ;
En se défendant, hors d'haleine,
Iris le découvre encor mieux :
Colin se frottant la bedaine,
Morguienne, dit-il, voyons-ça,
Il l'attrapera, il l'attrapera.

Tircis, malgré la résistance
De la peu complaisante Iris,
Par une adroite violence
Sut vaincre son cruel mépris ;
Colas avec concupiscence
Dit : approchons et voyons-ça,
Il l'attrapera, il l'attrapera.

Enfin lasse de se défendre,
Iris tomba sur le gazon :
Tircis, d'un regard vif et tendre,
Au Dieu d'amour fit oraison.
Colas, craignant de se méprendre,
Dit : approchons et voyons-ça.
Morgué, l'y voilà ; morgué, l'y
voilà.

•0•

LA FEMME CHOQUÉE.

Air connu.

Hier matin, en m'éveillant,
(J'en suis encor choquée)
Par un fat, qui fait le galant,
Je fus presque brusquée.
C'est un... c'est un petit insolent,
Qui m'a.... qui m'a manquée.

Après d'inutiles efforts,
(J'en suis encor choquée)
Après d'inutiles efforts,
Qui m'avoient fatiguée,
C'est un sot... c'est un sot petit corps,
Qui m'a... qui m'a manquée.

D'abord, d'un air peu circonspect,
Il m'avoit attaquée:
Après cela, d'un faux respect
Masquant cette équipée,
Quel chien!.... quel chien!.... quel chien de respect!
Il m'a.... il m'a manquée.

LE RETOUR D'ULYSSE.

AIR : *L'autre jour de Vêpres sortant.*

QUAND Ulysse dans sa maison
Vint après dix ans de campagne,
Pour savoir de quelle façon
Vivait sa très-chère compagne,
Il se mit dans un cabinet,
Qui sur la grand'salle donnoit. } *bis.*

SON épouse, s'imaginant
Qu'Ulysse avoit perdu la vie,
Alloit faire choix d'un amant,
Ce jour même, en cérémonie;
Le croyant loin du cabinet,
Qui sur la grand'salle donnoit. } *bis.*

TOUS les prétendans rassemblés,
Pénélope, en femme prudente,
Leur dit : Messieurs, vous me semblez
Tous d'une encolure tentante.
Le bon homme du cabinet
Comprit bien ce qu'elle disoit. } *bis.*

« Mais l'honneur du choix tombera
» Pour prévenir toute injustice,
» Sur celui qui mieux bandera
» Cet arc qui fut l'arme d'Ulysse ».
Le pauvre homme du cabinet
Par la serrure regardoit. } *bis.*

Chacun l'essaie, mais en vain;
Aucun d'eux n'en vient à sa gloire:
L'arc ne fléchit sous nulle main,
Lorsqu'assuré de la victoire,
Ulysse sort du cabinet,
Qui sur la grand'salle donnoit. } *bis.*

Il entre, il n'est pas reconnu:
Essayons, dit-il, en colère,
Messieurs, ici je suis venu,
Pour montrer ce que je puis faire,
Il avoit dans le cabinet
Bien médité ce qu'il diroit. } *bis.*

Le succès ne fut pas douteux;
Car, sans daigner se mettre en veste,
Il prend, tend l'arc d'un bras nerveux,
Et fait à tous s'écrier: Peste!
Puis dit son nom, puis chacun sait
Qu'il a tout ouï du cabinet. } *bis.*

Si saviez avec quel fracas
Cet époux se fit reconnoître,
Ceux que son poing n'assomma pas,
Passèrent tous par la fenêtre.
Pour sa femme, il lui dit tout net : } bis.
Suivez-moi dans ce cabinet.

Je ne sais pas ce qu'il lui dit :
On n'en voit rien dans son histoire ;
J'ignore aussi ce qu'il lui fit ;
Tel fait ne peut être notoire :
Qui s'enferme dans son cabinet, } bis.
Veut nous cacher ce qu'il y fait.

Maris, on vous l'a dit cent fois,
Chez vous vous serez toujours maîtres,
En jetant sept, huit fois par mois,
Sept, huit galans par vos fenêtres ;
Et tant que sept, huit fois par jour } bis.
A vos femmes ferez la cour.

LA BERGÈRE INSTRUITE.

Air connu.

J'IGNOROIS comme on fait l'amour,
Colin, me l'apprit l'autre jour;
Devois-je à quinze ans, faite au tour,
Etre encore écolière?
Je l'sais (*ter.*) faire,
Et même assez bien.
C'est un rien,
Mais ce rien
Le faut-il bien faire.

IL me dit qu'Amour et ses feux
Etaient déjà peints dans mes yeux;
Un baiser qu'il me prit sur eux,
Fut le préliminaire.
Je l'sais, etc.

AU lieu d'un mouchoir sur mon sein,
Tout à coup j'y trouve sa main:
Pour voir où tendoit ce larcin,
Je ne résistai guère.
Je l'sais, etc.

SA bouche à la mienne il colla,
Et sans rien dire il me parla:

Je retins ce langage là
Si propice au mystère.
Je l'sais, etc.

Mais, à la dernière leçon,
Le plaisir troubla ma raison :
Il recommença sans façon
Trois fois à ma prière.
Je l'sais (*ter.*) faire,
Et même assez bien,
C'est un rien,
Mais ce rien
Le faut-il bien faire.

JUGEMENT DE PARIS.

Air du Mirliton.

Moi qui jadis eus la gloire
De chansonner pour Iris,
J'ose entreprendre l'histoire
Du jugement de Pâris,
Sur le mirliton,
Mirliton,
Mirlitaine,
Sur le mirliton,
Dondon.

Un jour la belle Cythère,
Avec Junon et Pallas,
Se lavoient dans la rivière
Le corps, la tête et les bras,
Et le mirliton, etc.

Quand la Discorde crottée
Vint pour se laver aussi,
Junon toute transportée,
Dit: retire-toi d'ici:
L'affreux mirliton, etc.

La Discorde en prit vengeance;
Savez-vous ce qu'elle fit?
Au milieu d'elles leur lance
Une pomme d'or, et dit:
Au beau mirliton, etc.

Junon qui toujours criaille,
Veut s'en saisir tout de bon:
Vénus lui dit la grisaille
N'est point du tout de saison
Pour le mirliton, etc.

Pallas dit, d'un ton sévère:
Tous vos plaisans mirlitons
Ont toujours maille à refaire;
On ne voit nulles façons
A mon mirliton, etc.

Dans la dispute elles virent
Pâris, le jeune pasteur ;
Aussitôt toutes se dirent :
Le drôle est bon connoisseur
En beaux mirlitons, etc.

Le berger aux trois déesses
Fit ôter trois cotillons :
Il vit trois paires de fesses,
Et trois paires de tetons,
Et trois mirlitons, etc.

D'une pareille corvée,
Pâris ne s'épouvanta :
Il alla tête levée,
Et tour à tour feuilleta
Chaque mirliton,

Junon promit la richesse
Au jeune berger Pâris ;
Pallas vanta sa sagesse :
Mais, qu'offrit dame Cypris?
Rien qu'un mirliton, etc.

A cette douce parole,
On vit le combat cesser ;
Car Pâris étoit un drôle,
Qui se seroit fait fesser
Pour un mirliton, etc.

L'EMBARRAS DE LISE.

Air connu.

J'ai vu Lise hier au soir,
Lise étoit charmante,
Mais, helas ! j'ai cru la voir
Triste et languissante.
Vous croyez qu'avec Lycas,
C'est quelques nouveaux débats,
Non, vous ne devinez pas
Ce qui la tourmente.

Avec Lycas l'autre jour,
La jeune innocente
A cueilli des fleurs d'amour :
Mais, trop imprudente,
Elle tremble d'avoir pris
Parmi les fleurs quelques fruits ;
Et voilà mes chers amis,
Ce qui la tourmente.

Déja Phœbé dans son cours
Lui paroit trop lente ;
Un courrier depuis trois jours,
Trompe son attente.
Et chacun peu consterné
De son sort infortuné,
Lui voudroit avoir donné
Ce qui la tourmente.

LES COEURS.

AIR : *Chantez, dansez*, etc.

TANTÔT vaincu, tantôt vainqueur,
Le cœur est tout, disent les femmes :
Mais en parlant toujours du cœur,
Qu'est-ce donc qu'entendent ces dames ?
Un mot décent, qu'en bien des cas
On prend pour un qui ne l'est pas.

SUR le lien des cœurs, Platon
En vain disserte et déraisonne :
Suivons la meilleure leçon,
C'est la nature qui la donne.
O vous, qui cherchez le bonheur !
Sachez tirer parti du cœur.

C'est le plus joli des joujoux :
Partout, à tout âge il amuse.
Mais, hélas ! à ce jeu si doux,
Au bout de quelque temps il s'use ;
Et chacun finit en tout lieu
Par en avoir trop ou trop peu.

IL est des cœurs de deux façons
Eh ! que deviendroient les familles,

Si les cœurs des jeunes garçons
Etoient faits comme ceux des filles?
Les uns pour les autres sont faits;
A s'unir ils sont toujours prêts.

Par intérêt, par amitié,
Bien plus d'un cœur se laisse prendre:
Mais il ne cède qu'à moitié,
C'est à l'Amour qu'il veut se rendre;
Et pour faire un heureux Hymen,
Il faut l'unir avec la main.

Telle femme de qualité,
Savante, et même très-profonde,
Souvent sous un air de fierté
Cache le meilleur cœur du monde:
Universelle dans ses goûts,
Son grand cœur est ouvert pour tous.

La prude Iris n'a plus d'appas;
Son cœur pourtant lui parle encore,
Lorsque quelqu'un lui dit tout bas,
Mon petit cœur, je vous adore;
Elle répond, en vérité,
Vous avez bien de la bonté.

Lise n'est encor qu'un enfant,
Mais l'Amour l'instruit en cachette,
A faire ce qu'on lui défend,
Et déjà la jeune indiscrète,

Dans son cœur, malgré sa maman,
Donne une place à son amant.

Eglé, dans un accès d'humeur,
Pestant tout haut contre les hommes,
Disoit hier, avec douleur,
Hélas ! dans le siècle où nous sommes,
Tous les amis sont mous ou froids,
On ne trouve plus de cœurs droits.

Quand une femme et son ami
Sont ensemble, ils sont dans leur centre:
Leurs cœurs s'entendent à demi,
Mais alors, si le mari rentre,
Le cœur transi, l'air étonné,
Ils ont chacun un pied de nez.

L'époux au mot: *As-tu du cœur?*
Répond: tout autre que ma femme
L'éprouveroit sur mon honneur:
L'amant répond: j'en ai, madame:
L'époux souvent n'est qu'un poltron
Et l'Amant n'est qu'un fanfaron.

Mesdames, quand nous vous chantons,
C'est votre cœur qui nous inspire;

Quand vous cédez à nos chansons,
C'est notre cœur qui vous attire:
L'un est le foyer du désir,
L'autre est la source du plaisir.

LE QUELQUE CHOSE.

AIR : *Chantez, dansez, amusez-vous.*

MESDAMES, la raison apprend
A faire valoir en ce monde
Ce dont le ciel nous fit présent,
Par une bonté sans seconde.
Or, le Ciel a placé dans nous,
Quelque chose de fait pour vous.

MAIS peur que le sexe lutin,
Qui penche fort vers la malice,
Ne fût un jour assez mutin,
Pour l'accuser d'une injustice,
Il a de même mis en vous
Quelque chose de fait pour nous.

NOTRE quelque chose se prend:
Votre quelque chose se donne:

L'un attaque, l'autre se rend :
Rendu, par fois on l'abandonne.
Les vôtres sont charmans objets,
De ce qu'on ne quitte jamais.

Le quelque chose mis en nous
Montre souvent de la rudesse ;
Le quelque chose mis en vous
S'ouvre par fois à la tendresse.
Mais sitôt qu'ensemble on les met,
Les voilà d'un accord parfait.

Quoi ! vous tremblez ! point de frayeur.
Je vais nommer ce quelque chose :
Ce quelque chose c'est le cœur ;
Des nôtres la beauté dispose ;
Et des yeux tels qu'ici j'en vois,
Sont faits pour leur dicter des lois.

Belle Hortense, reçois le mien,
Et remplis le décret céleste :
Qu'à mon tour j'aie aussi le tien !
L'Amour se chargera du reste :
Car c'est à lui de mettre en vous,
Ce que le Ciel a mis en nous.

LA PLAIDEUSE
CHEZ SON PROCUREUR.

AIR : *Le petit mot pour rire.*

LA PLAIDEUSE.

CHEZ vous j'arrive *incognito*,
Pour quitter monsieur Brigandeau,
Votre digne confrère.
Long-temps j'ai souffert ses larcins;
Mais aujourd'hui, j'ai de ses mains
Retiré mon (*ter.*) affaire.

LE PROCUREUR.

POUR une fille, en vérité!
L'on a bien peu d'humanité!
Ce n'est pas sans colère,
Que je vois des gens de palais
Se livrer à de tels excès.
Mais voyons ton (*ter.*) affaire.

LA PLAIDEUSE.

JE crois que vous devenez fou,
Ah! Monsieur, laissez mon genou.

Il seroit nécessaire,
Avec votre permission,
Que vous fissiez attention
Plutôt à mon (*ter.*) affaire.

LE PROCUREUR.

Belle brunette, assurément,
On ne saurait trop chaudement
S'empresser pour te plaire:
Et si je te parois distrait,
Ce n'est que pour ton intérêt;
Je pense à ton (*ter.*) affaire.

LA PLAIDEUSE.

Je finirai par me fâcher:
Monsieur, voudra-t-il me lâcher?

LE PROCUREUR.

Il faut me laisser faire.
La belle enfant point de soucis:
Je crois par ma foi que j'y suis.
Je saisis ton (*ter.*) affaire.

Je réponds de tout: mais d'abord
Il faut au moins être d'accord;

Prends bien garde, ma chère,
Que je suis certain du succès,
Si tu ne vas pas, tout exprès,
Déranger ton (*ter.*) affaire.

LA PLAIDEUSE.

Puisque l'examen est fini,
Devenant inutile ici,
Je cours chez le Notaire
Porter les papiers que voilà;
Mais pendant que je serai-là,
Pensez à mon (*ter.*) affaire.

LE PROCUREUR.

J'y veux mettre tout mon latin:
Ton impatience à la fin,
A mes vœux est contraire.
J'entends, en procureur adroit,
Distinguer le fait et le droit,
Et revoir ton (*ter.*) affaire.

*

LE RÊVE AGRÉABLE.

AIR : *Avec les jeux dans le village.*

JEUNE Iris, pourrez-vous bien croire,
(Ah! que n'est-ce la vérité!)
Ce que tous deux dans l'ombre noire,
Tour à tour nous avons été?
Morphée en fermant ma paupière,
Fit de moi l'acier le plus doux;
D'aimant vous étiez une pierre,
Et vous m'entraîniez avec vous.

Ce Dieu par un bon stratagême
De cet aimant fit un écho:
J'étois couplet: je disois, *j'aime*,
Et vous me répétiez ce mot,
Par un caprice plus insigne,
Je me trouvai petit poisson;
A mes yeux vous parûtes ligne,
Et je mordis à l'hameçon.

Changée en dévote gravure,
Vous étiez saint-Bon au burin;

Et je devins enluminure,
Pour me coller sur votre sein.
Malgré la douceur de ce rêve,
J'avois une place à briguer;
Je voulois vous voir, honteuse Eve,
Pour être feuille de figuier.

Le bon Morphée, à ma prière,
M'ayant fait voyager par eau,
Iris, vous devintes rivière,
Et je vous fis porter bateau:
Le froid prit, et vous voilà glace:
Pour tirer parti de ce tour,
Sur deux semelles je me place,
Et je patinai tout le jour.

Pour peindre le bonheur suprême,
Et la volupté de l'instant,
Belle Iris, sans quitter l'emblême,
J'en vais choisir un plus frappant.
Vous étiez d'ivresse ravie,
J'étois Borée, vous enlevant;
Dans mes bras j'avois Orithie,
Et nous allions comme le vent.

Pour dernière métamorphose
Je devins ambre le plus doux;

J'étois dans un vase de rose,
Iris, et je coulois pour vous.
Une goutte sur vous s'attache;
Vous étiez alors tout satin.
A mon réveil j'ai vu la tache;
Mais j'ai cherché l'étoffe en vain.

LE SOMMEIL
DE VÉNUS.

AIR : *O Filii et Filiæ.*

MARS, trouvant Vénus à Paphos,
Mollement couchée sur le dos,
Voyons, dit-il, tout ce qu'elle a.
Alleluia.

IL alla déranger soudain
Le voile qui couvroit son sein;
Plus blanc que neige il le trouva.
Alleluia.

SA main eut la témérité
D'en palper la rotondité;
Le trouvant ferme, il s'écria:
Alleluia.

Enivré de ce doux plaisir,
Il forma de nouveaux désirs;
Ce qui s'augmente s'augmenta.
Alleluia.

A chaque pas il rencontra
Attraits par-ci, charmes par-là
Et de baisers se régala.
Alleluia.

Vénus, fermant toujours les yeux,
S'arrangeoit pourtant de son mieux,
Et le guerrier en profita.
Alleluia.

Grands Dieux! disoit Mars qui voyoit
Qu'en dormant on le secondoit,
Voyons comment ça finira.
Alleluia.

On dit qu'amplement il fêta
Son sein, sa bouche, *et cœtera.*
Trois heures entières cela dura.
Alleluia.

Vénus à la fin s'éveillant,
Dit au dieu, presqu'en rougissant:
Ah! monsieur, qui vous savoit là?
Alleluia.

CHANSON

Que l'on parle en chantant, que l'on chante en parlant, et qu'il faut jouer.

Air connu.

Vous ne savez point aimer,
Julien, je veux vous former.
— Je le veux bien ma bergère ;
Malgré ma tête légère,
Je suis fort obéissant,
Lorsque l'on me laisse faire.

(*En parlant.*) « Mais arrêtez
» donc !... arrêtez donc !... mais
» cela n'est pas décent. »

En vous rangeant sous ma loi,
Je veux qu'on ait avec moi
Du respect et point d'audace...
— Moi, le respect m'embarrasse,
Dit Julien en l'embrassant ;
J'aime, je le dis, j'embrasse.

« Mais attendez donc ! attendez
» donc !.... mais cela n'est pas
» décent ».

Julien n'attaquoit pas mal ;
Et d'un combat inégal,
La bergère enfin se lasse:
Elle se rend avec grâce,
Le regarde en rougissant,
Et dit encor à voix basse :

« Mais attendez donc ! attendez
» donc !.... mais cela n'est pas
» décent ».

Après avoir à ses lois
Manqué de respect deux fois,
Il n'en dit pas davantage ;
La bergère l'encourage,
Et lui dit en l'agaçant,
Votre silence m'outrage....

« Mais cela n'est pas décent ! »

LA FEMME INSTRUITE.

Air connu.

Mon amour en vaut la peine,
C'est l'amour d'un bon bourgeois;
Permettez, madame Hélène,
Qu'on vous en parle une fois.
— Notre Bourgeois,
C'n'est pas la peine,
Pour une fois,
Notre Bourgeois.

Vous avez la courte haleine;
Parler d'amour une fois,
C'est me donner la migraine!
Monsieur n'a donc point de voix?
Notre Bourgeois, etc.

Ce n'est pas ça qui me mène:
Mais qu'est-ce enfin qu'une fois?
Voyez donc la belle étrenne,
Quand j'attends depuis un mois!
Notre Bourgeois, etc.

Mon cousin le Capitaine,
Par jour en parle trois fois:

C'est plus de vingt par semaine ;
C'est quatre-vingt-dix par mois.
Notre Bourgeois, etc.

Je sais mon histoire ancienne :
Mahomet, cet Albigeois,
En parloit à sa chrétienne
Par jour onze à douze fois.
Notre Bourgeois, etc.

Une nuit le fils d'Alcmène
En parla cinquante fois,
Sans faire à chaque dixaine,
Comme Martin une croix.
Notre bourgeois, etc.

— Doucement, madame Hélène,
Commençons par une fois :
Il faut bien que l'on engraine.....
— Monsieur, engrainez par trois.
Notre Bourgeois,
C'n'est pas la peine,
Pour une fois,
Notre Bourgeois.

LES VOYAGEURS DES PAYS-BAS.

AIR : *Chansons , chansons.*

DES marchands que le diable berce
Vont au Mexique, vont en Perse
Porter leurs pas.
Amans sans faire de traverse
Tenez-vous-en au doux commerce
Des Pays-bas.

CE ne sont point ses draperies,
Son tabac, ni ses broderies,
Dont on fait cas :
Mais chemise fine et de frise
Donne goût pour la marchandise
Des Pays-bas.

JE connois un Séminariste,
Qui ne prend que là sa batiste
Pour ses rabats :
Il se croit plus adroit qu'un singe
De ne jamais lever le linge,
Qu'aux Pays-bas.

Qu'en Espagne et qu'en Italie
L'Amour jaloux y multiplie
Les cadenats :
Le gouvernement de Hollande
Donne une liberté plus grande
Aux Pays-bas.

L'on a bientôt là quelqu'intrigue ;
Fille avec plaisir y prodigue
Tous ses appas :
Et jamais après ses délices
Galant ne s'est plaint des malices
Des Pays-bas.

LA LOTERIE.

Air : *Cœurs sensibles.*

Du jeu de la loterie
Bien des gens se font un art,
Mais leur futile magie
Ne fixe point le hasard.
En vain la vieille Clitie
Payoit cher un numéro :
Elle n'avoit que *Zéro.* *bis.*

J'ai vu la tendre Thémire
Dupe d'un songe flatteur,

Partager avec délire,
La mise d'un beau parleur:
Jugez quel fut son martyre,
Quand le tirage fut fait!
Elle n'eut qu'un pur *Extrait. b.*

Un suppôt de la Finance,
Habile calculateur,
Fit croire à la jeune Hortense,
Qu'il lui porteroit bonheur:
Malgré la belle apparence,
Et leur avide désir,
L'*Ambe* fut lent à sortir.

Un gentille vestale
Comptoit mal avec ses doigts,
Pour supputer la cabale,
Elle a pris un villageois:
La fortune libérale
A justifié son choix;
Le *Terne* sort chaque fois.

D'une chance que gouverne
Un élégant officier,
La jeune Lise qu'il berne,
Ne reçoit pas un denier:
Mais elle obtient un *Quaterne*
Par le jeu d'un grenadier;
Vive un rustre en ce métier!

Vous que le calcul intrigue,
Voulez-vous bien combiner?
Vous le pouvez sans fatigue,
Si vous savez vous borner.
Ce *Quine*, que chacun brigue,
Gardez-vous de l'envier;
Il ruine le banquier.

LES GLOBES.

O MES amis! sans être un grand sorcier,
Sans m'élever beaucoup de terre,
Et sans affronter le tonnerre,
Je voyage, par fois, ainsi que Montgolfier;
Je vous en dirai la manière,
C'est bien aisé; voici comment:
Je prends deux globes par-devant,
Deux un peu plus gros par derrière,
Deux par dessous, au gré du vent,
Je mets le timon en avant,
Je glisse dans la barque, et je vole à Cythère.

LA

MONTRE A RÉPÉTITION.

AIR : *Des Trembleurs.*

UN jour trouvant Isabelle,
Quelle heure est-il, me dit-elle ?
Je lui répondis: ma belle,
Voilà ma montre, vois-y.
Puisque droite en est l'aiguille,
C'est signe qu'elle pétille,
De sonner pour toi ma fille
Les douze coups du midi.

A l'instant pour la lutine,
Je fais mouvoir ma sourdine,
Mais à six coups se termine
Tout le jeu de mon marteau.
Lors de son compte jalouse,
En calcul je ne me blouse ;
Pour aller, dit-elle, à douze,
C'est encore six qu'il me faut.

PROMETTRE et tenir, lui dis-je
Sont deux... quoi ! cela t'afflige,

Que ton humeur se mitige:
Est-ce le cas de gronder?
Ma foi! plus d'une bergère
Prendroit comme bonne affaire
Berger qui sur la fougère
L'heure ainsi feroit sonner.

Quand d'un timbre la fusée
Est au bout de sa tournée,
Qu'elle est toute dévidée,
Peut-elle encor travailler?
Demain mon marteau, sans gêne,
Remonté, pourra, ma Reine,
Te sonner, pour la douzaine
Six autres coups sans broncher.

En pareille circonstance,
Mesdames, comme une offense
Supporteriez vous la chance
D'Isabelle avec regret?
Qu'un Hercule vous assure,
Montre en main, même aventure,
Vous iriez souvent, j'en jure
Demander quelle heure il est.

LE JEU DE BILLARD.

AIR : *De la Croisée.*

LE Billard est un jeu charmant
Où l'on fait briller son adresse !
Mais ce jeu n'offre d'agrément
Qu'à la vive et tendre jeunesse :
Sur un tapis doux et tendu
Où *l'ivoire* arrondi se choque ;
Vieillard qui s'expose est perdu ?
Non jamais il ne *bloque*. *bis.*

VOYEZ dans sa débile main
Sa *queue* incertaine et tremblante ;
Vise-t-il au but, c'est en vain,
Son âge a trompé son attente :
Il croit toucher en ajustant,
Mais le bonhomme, hélas ! se blouse,
Il manque et se traîne humblement
Tout au bord de la *blouse*. *bis.*

ÉGLÉ possède un beau *Billard* ;
Damis est brillant de tendresse !
Joint à lui, l'Amour à l'écart
Use contre Églé de finesse :
La *blouse* est étroite, et pourtant,
Avec la *bille*, Amour s'y glisse,

Eglé pleure et craint, en perdant,
Que le jeu ne finisse. *bis.*

Églé recommence en riant,
Au *même*, elle est faite d'emblée!
Et dit alors, en soupirant,
Je ne veux plus qu'être *doublée* :
Damis est beau, rempli d'ardeur,
Eglé ne résiste qu'à peine;
Un coup *de sept*, de son honneur,
Rend la perte certaine. *bis.*

Rose à quinze ans, et par le jeu
Veut chasser sa mélancolie!
Du billard elle essaie un peu,
Seule! grand dieu! quelle folie;
L'ennui la domine toujours
Et lui fait maudire la vie!
Sa plainte adressée aux Amours
Du bonheur est suivie. *bis.*

Armand paroît, Armand lui plaît,
Ensemble ils font une partie!
Son cœur palpite, elle voudroit,
Pour Armand prolonger sa vie!
Son jeu n'est pas encor très-sûr!
De *se livrer*, elle est ravie,
Rose a perdu par le *coup dur*,
Mais Rose est bien guérie. *bis.*

LA CHOSE ET LE MOT.

AIR : *Femmes voulez-vous éprouver ?*

MESDAMES, quel est votre mot
Et sur le mot et sur la chose ?
On vous a dit souvent le mot,
On vous a dit souvent la chose,
Ainsi de la chose et du mot
Vous pouvez dire quelque chose,
Et je parirois que le mot
Vous plait beaucoup moins que la chose.

POUR moi voici quel est mon mot
Et sur le mot et sur la chose :
J'avouerai que j'aime le mot,
J'avouerai que j'aime la chose.
Mais c'est la chose avec le mot,
Mais c'est le mot avec la chose ;
Autrement la chose et le mot,
A mon gré seroient peu de chose.

JE crois même en faveur du mot,
Pouvoir ajouter une chose ;
Une chose qui donne au mot
Tout l'avantage sur la chose ;

C'est qu'on peut dire encore le mot
Quand même on ne dit plus la chose;
Et si peu que vaille le mot,
Enfin c'est toujours quelque chose.

Dela, je conclus que le mot
Doit être mis avant la chose;
Que l'on doit ajouter au mot,
Autant que l'on peut quelque chose;
Mais que, pour le temps où le mot
Arrivera seul sans la chose,
Il faut se ménager le mot
Pour se consoler de la chose.

Pour vous, je crois qu'avec le mot
Vous voyez toujours autre chose;
Vous dites si gaiment le mot,
Vous méritez si bien la chose.
Près de vous la chose et le mot,
Doivent être une même chose;
Et vous n'avez pas dit le mot
Qu'on est près de dire la chose.

Mais quand je vous dis que le mot
Vaut même encore mieux que la chose,

Vous devez me croire à ce mot
Bien peu connoisseur dans la chose.
Hé bien ! je veux par un seul mot,
Vous mettre d'accord sur la chose:
Mesdames passez-moi le mot,
Et je vous passerai la chose.

LA FILLE ET LE CHEVAL.

Dans un sentier passe un cheval
Chargé d'un sac et d'une fille ;
J'observe, en passant le cheval,
Je jette un coup-d'œil sur la fille :
Voilà, dis-je, un fort beau cheval ;
Qu'elle est bien faite cette fille !
Mon geste fait peur au cheval,
L'équilibre manque à la fille,
Le sac glisse en bas du cheval,
Et sa chûte entraîne la fille.
J'étois alors près du cheval,
Le sac tombant avec la fille,
Me renverse auprès du cheval,
Et sur moi se trouve la fille,
Non assise, comme à cheval
Se tient d'ordinaire une fille;
Mais comme un garçon à cheval.
En me trémoussant sous la fille,

Je la jette sous le cheval,
La tête en bas; la pauvre fille,
Craignant coup de pied de cheval,
Bien moins pour moi que pour la fille,
Je saisis le mors du cheval,
Et soudain je tire la fille....
D'entre les jambes du cheval,
Ce qui fit plaisir à la fille.
Il faudroit être un grand cheval,
Un ours, pour laisser une fille
A la merci de son cheval!
Moi, j'aime au besoin femme ou fille.
Le sac remis sur le cheval,
Je voulois remonter la fille;
Mais proust.... voilà que le cheval
S'enfuit et laisse-là la fille.
Elle court après le cheval,
Et moi je cours après la fille:
Il paroît que votre cheval
Est bien fringant pour une fille!
Mais, lui dis-je, au lieu d'un cheval
Ayez un âne, belle fille:
Il vous convient mieux qu'un cheval;
C'est la monture d'une fille:
Outre les dangers qu'à cheval,
On court en qualité de fille,
On risque, en tombant de cheval,
De montrer par où l'on est fille.

LE BOUDOIR

DE THÉMIRE.

AIR : *Chantez, dansez, amusez-vous.*

THÉMIRE un jour, dans son boudoir,
Avec un disciple d'Apelle,
S'explique ainsi sur son vouloir;
Mon cher Artiste, lui dit-elle,
Rendez-moi ce séjour charmant,
Mais ne m'y faites point d'enfant.

VOTRE désir devient ma loi,
Lui répond poliment l'artiste,
Mais, que va-t-on dire de moi?
Ah! rien que d'y songer m'attriste:
On douteroit de mon talent
Si je ne vous fais point d'enfant.

IL faut fermer tous les boudoirs,
Si d'Amour on détruit les places;
C'est changer en sombres manoirs
Les temples construits pour les Grâces.

Un boudoir est assurément
La place à vous faire un enfant.

N'INSISTEZ plus pour vos pinceaux,
Artistes, qui voulez séduire;
Vous aurez toujours pour rivaux
La taille et les yeux de Thémire.
Il lui suffiroit de vouloir,
L'amour naîtroit dans son boudoir.

L'HEUREUX LARCIN.

AIR : *Jusque dans la moindre chose.*

LA jeune et tendre Lisette
Dormoit seule en un bosquet.
Colin qui de loin la guette,
Veut dérober son bouquet.
L'Amour le guide et l'inspire,
Tout favorisa ses vœux.
Lise s'éveille et soupire...
Le berger étoit heureux.

MINEUR.

C'est donc en vain, dit la belle,
Que j'ai cru jusqu'à ce jour
Opposer un cœur rebelle
Aux pièges que tend l'Amour?
Quoique nos craintes présagent,
C'est un plaisir d'y tomber....
Les vrais amans les partagent,
Falloit-il le dérober?

MAJEUR.

Pardon, charmante bergère,
Pardon, s'écria, Colin,
Si ma flamme téméraire
T'a fait un si doux larcin;
Ce que l'Amour m'a fait prendre,
Si tu doutois de ma foi,
Je suis prêt de te le rendre.
Pour ne le devoir qu'à toi.

CE QU'IL FAUT

POUR COMPOSER UNE BELLE FEMME.

Trois choses blanches : la peau, les dents et les mains.
Trois noires : les yeux, les sourcils et les paupières.
Trois rouges : les lèvres, les joues et les ongles.
Trois longues : le corps, les cheveux et les mains.
Trois courtes : les dents, les oreilles et les pieds.
Trois larges : la poitrine, le front et l'entre-sourcils.
Trois choses étroites : la bouche, (l'une et l'autre) la ceinture ou la taille, et l'entrée du pied.
Trois grosses : le bras, la cuisse et le molet.
Trois déliées : les doigts, les cheveux et les lèvres.
Trois petites : les tetons, le nez et la tête.

Voilà les trente grains de beauté.

LE RETOUR
DU BEAU TEMPS.

AIR : *L'homme est honnête.*

AH ! qu'on voit de choses,
Quand le beau temps est de retour,
Et combien de roses
Que moissonne l'Amour.

ON voit les oiseaux amoureux
S'accoupler, nicher deux à deux,
Chanter leurs nouveaux feux,
Se rendre heureux :
Les amans font comme eux.
Ah ! qu'on voit de choses, etc.

ON voit Perette avec Pierrot
Marcher pieds nus quand il fait chaud ;
On voit quand il fait beau,
Plus d'un sabot
Cassé loin du hameau.
Ah ! qu'on voit de choses, etc.

SOUS nos arbres touffus et verds
Qui forment des berceaux divers,

Sous ces jolis couverts,
Fillette en l'air,
Voit la feuille à l'envers.
Ah ! qu'on voit de choses, etc.

Sur un chêne on voit Isabeau
Monter pour prendre un nid d'oiseau,
Lucas, qui n'est pas sot,
Regarde en haut,
Voit le nid le plus beau.
Ah ! qu'on voit de choses, etc.

A midi vous voyez Suzon
Dormir sur l'herbe ou sur le jonc ;
Plus hardi qu'un garçon ;
Zéphir, fripon,
Soulève son jupon,
Ah ! qu'on voit de choses, etc.

On voit le berger Colinet,
A Lison offrir un bouquet,
Dans le fond d'un bosquet,
L'Amour discret,
Fait si bien qu'il lui met....
Ah ! qu'on voit de choses,
Quand le beau temps est de retour,
Et combien de roses
Que moissonne l'Amour.

LA CHAPELLE DE VÉNUS.

AIR : *Ne v'la-t-il pas que j'aime.*

IL me falloit faire une fin,
Comme tout bon apôtre :
Je suis devenu chapelain ;
Ce poste en vaut un autre.

IRIS me donne à desservir
Sa gentille chapelle :
Je n'ai jamais su qu'obéir
Aux ordres d'une belle.

ELLE est au fond d'un bois couvert,
Gardé par le mystère :
Son sanctuaire n'est ouvert
Qu'à mon seul ministère.

UN double autel de marbre blanc
Est de sa dépendance ;
Mais ce bénéfice important
Oblige à résidence.

GROS prieurs et brillans prélats,
Tout engraissés d'offrande,
Ma foi, je ne troquerois pas
Avec vous de prébende.

LA FEMME SENSIBLE.

Air connu.

Je ne croyois pas possible
Que je pusse aimer jamais ;
Mais, hélas ! d'un cœur paisible
Dom Félix troubla la paix :
Il m'prit.... il m'prit....
Par où je suis fort sensible,
Par sa grâce et son esprit.

Mon amant est sans richesses,
Mais il est plein de talens ;
Plus civil que ces espèces
Que l'on nomme des galans,
Il m'fait.... il m'fait....
Il m'fait tant de politesse,
Que je le trouve parfait.

L'Amour promet, quand on s'aime,
Les plaisirs et le bonheur ;
Mon amant, dans ce système,
A bien affermi mon cœur,
Il m'met.... il m'met....
Au comble du bonheur même,
L'Amour tient ce qu'il promet.

LA FEUILLE
A L'ENVERS.

AIR : *Que j'enrage d'aimer Nicaise.*

L'AUTRE jour la jeune Lisette,
Aussi simple que son mouton,
Quoiqu'elle ait la mine coquette
Et le regard un peu fripon,
A son Amant aussi sot qu'elle,
Et le plus sot de l'univers,
Disoit: qu'est-ce que l'on appelle
Faire voir la feuille à l'envers?

TOUT autre qu'un pareil Jocrisse
Auroit saisi l'occasion
De montrer à cette novice
Ce qu'on entend par ce dicton.
Lui, pour y ruminer, s'arrête,
Et lui dit: sous ces arbres verts
Tiens, comme moi lève ta tête,
Tu verras la feuille à l'envers.

LISETTE se sentant émue,
Lui dit: Berger, reposons-nous,
Et sur le dos tout étendue,
Lançait les regards les plus doux.

Quelle agréable solitude !
Que ces bosquets sont bien couverts,
Dit-elle ! ah ! qu'en cette attitude
On voit bien la feuille à l'envers !

Essayons, dit-il à sa belle,
Et tout aussitôt mon nigaud
Se met sur le dos auprès d'elle,
S'amuse à regarder en haut.
Amans, quand près d'une bergère,
Tant de plaisirs vous sont offerts,
Vos yeux doivent voir la fougère,
Et les siens la feuille à l'envers.

LA CHANOINESSE.

Une superbe chanoinesse,
Portoit dans ses sourcils altiers,
L'orgueil de seize quartiers.
Un jour, au sortir de la messe,
En présence de l'Eternel,
En face de tout Israël,
Tandis qu'elle fendoit la presse,
Et s'avançoit le nez au vent,
Un faux pas fait cheoir la déesse,
Jambes en l'air et front devant.
Cette chûte fut si traîtresse,

Qu'en dépit de tous ses ayeux,
Qui voulut, vit de ses deux yeux
Le premier point de sa noblesse;
Car on ne peut nier cela,
Toute noblesse vient delà :
Ce point en valoit bien la peine;
L'ivoire, le rubis, l'ébène,
N'ont rien de plus éblouissant;
Elle avoit raison d'être vaine.
Le beau chevalier qui la mène,
Noble et timide adolescent,
La relevoit en rougissant,
Et recouvroit d'un air décent,
Mais plein de feu, mais plein de grâce,
La pudeur prise au dépourvu.
— Eh ! monsieur, dit-elle à voix basse,
Ces messieurs bourgeois l'ont-il vu ?

LE DOIGT DE COUR.

AIR : *Cœurs sensibles.*

IL est des beautés cruelles,
Et l'on s'en plaint chaque jour;
Savez-vous pourquoi nos belles
Sont si froides en Amour ?
Ces Dames se font entre elles
Par un généreux retour,
Ce qu'on nomme un doigt de Cour. *bis.*

IL seroit moins de rebelles,
Et l'on vaincroit chaque jour,
Si les hommes auprès des belles
Etoient fermes en amour :
Mais leur fréquente foiblesse,
Promettant peu de retour,
Les réduit au doigt de Cour. *bis.*

MESSIEURS, devenez fidelles,
Ardens, discrets tour à tour;
Bientôt vous verrez les belles
Brûler du plus pur amour;
Vous pourrez obtenir d'elles,
Par un mutuel retour,
D'abjurer le doigt de Cour. *bis.*

LE FRUIT DÉFENDU.

AIR : *Avec les jeux dans le village.*

ZÉLIS, il n'est plus temps de feindre,
Qui ne voit ce que vous cachez?
Cessez, cessez de vous contraindre
Pour le plus joli des péchés.
Comme votre première mère,
Après avoir bien combattu,
Vous goûtâtes sur la fougère,
L'autre jour, du fruit défendu.

Au fond d'un jardin agréable,
Ainsi que vos premiers parens,
L'on vit près de vous certain diable,
Diable, dit-on, des plus charmans.
Il vous parloit d'un air si tendre
D'amour, de plaisir, de vertu,
Que vous ne pûtes vous défendre
De goûter du fruit défendu.

Ce qui maintenant vous allarme,
Est la suite de cette erreur;
Cette douce erreur dont le charme
Formeroit le parfait bonheur.

S'il se pouvoit que ce mystère
Demeurât toujours inconnu,
Mais on voit croître en vous, bergère,
Le pépin du fruit défendu.

Cette faute n'est pas mortelle,
Puisque le divin Créateur,
Pour punir cette bagatelle,
N'a voulu que vous faire peur:
Pour combler même votre envie,
Vous voyez qu'il s'est résolu
A conserver l'arbre de vie,
Auquel tient le fruit défendu.

LES COTILLONS,

ÉPIGRAMME.

De vos signes de croix je ne suis point la dupe,
Dit certain archevêque à son gros chapelain,
Je sais que vous aimez la jupe:
Pour un prêtre, c'est fort vilain.
—Ah! monseigneur, quelle imposture!
De tous les cotillons je fais si peu d'état,
Que je voudrois, je vous le jure,
Qu'aucune femme n'en portât.

LA FILLE OBÉISSANTE.

AIR : *Philis demande son portrait.*

C'EST LA MÈRE QUI PARLE.

BABET, par tout ce que je vois,
Te voilà grande fille :
Deux états s'offrent à ton choix,
Ou l'hymen ou la grille.
Un époux fera ton bonheur,
Si tu me prends pour guide ;
La grille, mon enfant, du cœur
Ne remplit pas le vide.

TU connois le jeune Sylvain,
Le vertueux Lycandre ;
Par le rang tous deux à ta main,
Ils ont droit de prétendre ;
Le bien, ma fille, est aujourd'hui
Le but qu'on se propose ;
Lycandre n'a rien devant lui ;
Sylvain a quelque chose.

LA FILLE RÉPOND :

AH ! Maman, à toutes vos lois
Mon cœur souscrit d'avance ;

L'époux dont vous aurez fait choix,
Aura la préférence.
Puis-je choir avec votre appui?
— En vous je me repose,
Puisque mon époux devant lui
Doit avoir quelque chose.

LA CLEF

DU CŒUR.

AIR : *Vous m'entendez bien.*

UN jour chez la belle Fatmé,
Je lui dis d'un ton enflammé,
Pour vous mon cœur soupire,
Hé bien!
J'eus beau faire et beau dire,
L'on n'entendit rien.

J'y retournai le lendemain,
Ayant cent louis dans la main:
Mon or la fit sourire
Si bien,
Qu'avant que de rien dire,
L'on m'entendit bien.

LE JUPON COURT.

AIR : *Chantez, dansez, amusez-vous.*

JUPON court et léger corset
Sont les habits de ma bergère ;
Jolis rubans, simple lacet
Contiennent sa taille légère :
Et croyez qu'avec ce peu là
Elle plaît et toujours plaira.

UN jupon court est séduisant,
Lorsqu'il serre taille divine,
Et qu'il tombe négligemment
Sur jambe droite, blanche et fine ;
Zéphir, qui se joue à l'entour,
Ménage par fois certain jour.

SOUS cet habit simple et charmant,
Voyez danser Alexandrine ;
Vous croyez dans son mouvement,
Voir un jonc souple qui badine :
Chaque attitude, chaque pas,
Offre aux yeux de nouveaux appas.

TOUS ces pompeux habits de Cour,
Dont se chargent nos beautés graves,

Retiennent les traits de l'amour
Dans les plus gênantes entraves:
Mais une heureuse liberté
Embellit encor la beauté.

J'ÉTOIS BIEN JEUNE ENCORE.

CHANSONNETTE.

Air à faire.

J'étois bien jeune encore
Quand Lisis me dit qu'il m'aimoit:
On ne craint point ce qu'on ignore;
Pour entendre ce qu'il disoit,
J'étois bien jeune encore.

A mes pieds il implore
De l'Amour le plus doux bienfait;
Je promets un bien que j'ignore:
Pour savoir ce qu'il désiroit,
J'étois bien jeune encore.

Le feu qui le dévore
Dans mon cœur enfin s'allumoit;
Il ose tout ce que j'ignore....
Pour comprendre ce qu'il faisoit,
J'étois bien jeune encore.

LES ENTRE-DEUX.

AIR : *Du partage de la richesse.*

POUR faire une chanson nouvelle,
Pour trouver un piquant refrain,
J'étois à chercher, quand ma belle
Me dit, avec un air malin :
Cesse de te rompre la tête
Pour trouver un sujet heureux,
Si tu veux un sujet qui prête,
Mon ami, prends les *entre-deux*.

SOUDAIN, sans que rien ne m'arrête,
Prenant ma plume *entre deux doigts*.
Entre deux mains tenant ma tête,
Les entre-deux fixent mon choix ;
Mais *entre deux airs* je balance ;
Conseillez-moi gais chansonniers :
Je suis, dans cette circonstance,
Comme *l'âne entre deux paniers*.

AVEC Marton quand je folâtre,
Lorsque je suis *entre deux vins*,
J'ose, *entre deux globes* d'albâtre,
Faire le plus doux des larcins ;

Redoutant pour elle une chûte,
Je la presse *entre mes deux bras;*
Enfin cette charmante lutte
Se termine *entre les deux draps.*

Le guerrier qui, pour sa patrie,
Vole aux combats les plus affreux,
Est *entre la mort et la vie,*
Lorsqu'il se trouve *entre deux* feux:
Sort-il triomphant d'une affaire,
Il ne pense plus à ses maux,
Et se trouve dans sa misère
Comme un poisson *entre deux eaux.*

A table; mes chers camarades,
Je suis fort bien à peu de frais,
Je laisse à ceux qui sont malades
Les vins sucrés, les *entre-mets.*
N'aimant que les plaisirs durables,
Je ne voudrois dans un repas,
Entre deux amis véritables,
Qu'un bon gigot *entre deux plats.*

Amis, faut-il que je vous fasse
Preuve de ma sincérité?
Je trouve ma chanson sans grâce,
Sans esprit, comme sans gaîté;
Sans vouloir être trop modeste,
Mes tristes couplets, à mes yeux,
Sont entre le *ziste et le zeste:*
Une autre fois je ferai mieux.

LA BERGÈRE EXIGEANTE.

AIR : *Faut attendre avec patience.*

ASSIS au bord d'une fontaine,
Le jeune Tircis l'autre jour,
Les yeux attachés sur Climène,
L'entretenoit de son amour.
Non, non, dit-elle d'un air tendre,
Tous tes regards sont superflus,
Ah! pour me forcer à me rendre,
Il faut quelque chose de plus.

IL lui disoit, chère Climène,
Rien n'est égal à mon ardeur,
Et l'Amour lui-même auroit peine
A t'offrir un plus tendre cœur.
Non, non, dit-elle, d'un air tendre,
Tous tes discours sont superflus,
Ah! pour me forcer, etc.

QUE te faut-il donc davantage?
Tu vois l'excès de ma langueur;
Cruelle, change de langage,
Ou je vais mourir de douleur.

Non, non, dit-elle, d'un air tendre,
Tous tes chagrins sont superflus,
Ah! pour me forcer, etc.

Du *plus* qu'attendoit la bergère,
Tircis se doutant à la fin,
Crut débrouiller tout ce mystère,
Et sur sa bouche, et sur son sein.
Non, non, dit-elle, d'un air tendre,
Tous ces baisers sont superflus,
Ah! pour me forcer, etc.

Tircis qu'un tel reproche enchante,
Profite enfin de la leçon,
Et pour répondre à son attente,
Il s'y prend d'une autre façon.
Ah! lui dit-elle, d'un air tendre,
Tous autres soins sont superflus,
Ah! tu me forces à me rendre,
Je ne demande rien de plus.

LA PETITE GASCONNE.

AIR : *De la Croisée.*

J'ÉTOIS à l'âgé dé quinze ans
Bien novicé sur toutés choses ;
Pourtant dé l'amour dès cé temps
Jé brûlois dé cueillir lés roses.
Mais né sachant où jé dévois
Trouver cetté fleur purpurine,
Dé même, hélas ! jé né savois
Cé qué c'est qu'une épine. *bis.*

COLIN mé l'apprit un beau jour :
« Viens, dit-il, Bergéré divine,
» Viens, qué jé té montré d'amour
» Et la rose, et sur-tout l'épine. »
J'y consentis ; mais lé brutal,
Soudain mé pique où l'on dévine...
Ah ! si j'avois su tout lé mal
Qué nous fait une épine ! *bis.*

ON dit bien vrai, lé mal souvent
En lui-mêmé trouvé sa cure ;
Car l'épine, en l'aggrandissant,
Mé fit oublier ma blessure.

Mais, quel malheur ! jé vois bientôt
Sé grossir ma taillé si fine :
Peut-il naître un si grand dépôt
D'uné petite épine ? *bis.*

Malheur à quelqué chose est bon ;
Le mien fit naître mon adresse :
Jé sus à temps dé mon giron
Ecarter l'épine traîtresse.
Désormais lé rosier d'amour
A mon gré s'élève ou s'incline ;
Et, sans craindre aucun mauvais tour,
Jé joue avec l'épine. *bis.*

LE JOLI PETIT BAS DE LAINE.

Air : *T'out le long, le long de la rivière.*

Madelaine a des yeux brillans,
Mine friponne, appas friands,
Bouche petite et bien meublée,
Reins souples et main potelée ;
Toilette fraîche et sans apprêts
Dont la grâce fait tous les frais ;
Mais ce qui plaît sur-tout dans Madelaine,

C'est son joli bas, son petit bas de laine,
C'est son joli petit bas de laine.

Mon cœur surtout en fut épris
Un jour qu'au bain je la surpris;
Elle avoit quitté sa chemise,
Sur le bord de l'eau s'étoit mise,
Si bien qu'à l'aise je pus voir
Son joli bas du plus beau noir.
Le nez au vent, je cours à Madelaine,
Ah! le joli bas, etc.

Quoi! c'est vous, monsieur, laissez-moi,
Dit-elle dans un doux émoi.
Vit-on jamais audace telle?
Oh! monstre! où ta main descend-elle?
Je veux voir si ton bas me sied,
J'en ferois chaussure à mon pied.
Otez-donc ça, s'écrioit Madelaine;
Ah! mon pauvre bas, etc.

Tout droit je croyois avancer,
Ma cheville ne put passer.
Je me démène à gauche, à droite,
Mais l'ouverture est trop étroite.

Enfin d'un coup j'enfonce... hélas!
J'ai déchiré le petit bas.
Quel accident, s'écria, Madelaine,
Ah! mon pauvre bas, etc.

Ma cheville trouve du jeu;
La belle en pleurant m'aide un peu.
Des reins, des mains, elle trémousse,
M'envoie à fond d'une secousse;
Mais voit à force d'essayer
Mon courage amolli ployer.
Quoi! c'est-là tout, s'écrioit Madelaine,
Ah! chausse encor mon bas, etc.

Des minois que j'eus l'an passé
Nul ne m'avoit si bien chaussé.
Je connois mainte femme honnête
Dont le bas trop aisément prête,
Et que n'a jamais bien rempli
Le chausseur le plus accompli,
Qui donneroit grand prix à Madelaine,
Pour avoir son bas, son petit bas de laine,
Pour avoir son petit bas de laine.

LA CHEMISE.

AIR : *Bouton de Rose.*

DE la chemise
Chantons le trésor sans pareil :
Que ne puis-je à la belle Lise
Tenir lieu pendant son sommeil
De sa chemise.

C'EST la chemise
Qui couvre les plus beaux trésors :
Car il n'est rien qui nous séduise
Comme les contours d'un beau corps,
Sans la chemise.

TOUTE chemise
Qui cache ces dons précieux,
Excite notre convoitise ;
Et d'après la main suit les yeux,
Sous la chemise.

PAR sa chemise,
Quand on saisit une beauté ;
Aussitôt elle s'humanise,
Et laisse aller sa chasteté,
Sous sa chemise.

Sous la chemise,
Nous avons tous reçu le jour;
Voilà ce qui nous autorise
A le donner à notre tour,
Sous la chemise.

Sous la chemise,
Belles recevez mon encens;
Non, comme on en brûle à l'Eglise,
Mais comme parfois j'en répands,
Sous la chemise.

LE VOYAGE D'AZÉLIE

DANS QUELQUES DÉPARTEMENS.

AIR: *Des petits Montagnards.*

Vous voulez, charmante Azélie,
Parcourir maint département;
Croyez-moi, quand on est jolie
Voyager seule est imprudent:
Nymphe agaçante, à tresse blonde,
Au doux sourire, à l'air fripon,
Quand elle veut courir le monde
Doit s'assurer d'un compagnon.

Je m'offre pour être le vôtre ;
Ne suis-je pas de vos amis ?
Autant que ce soit moi qu'un autre
Qui vous fasse voir du pays :
Livrez-moi donc cette main blanche,
Et commençons à parcourir
Le département de la Manche ;
Tout chemin conduit au plaisir.

Ce sol que j'admire en silence,
Est d'un augure intéressant ;
Heureux qui par degré s'avance
Aux confins du département !
La Manche, malgré l'apparence
Et le géographe savant,
Est bien plus près que l'on ne pense
Du département du Mont-Blanc.

Mont-Blanc, heureux qui te découvre !
Ton sol aux voyageurs friands,
Malgré la neige qui te couvre,
Offre des fraises en tout temps ;
Et cette neige éblouissante,
Du feu méconnoissant les lois,
Loin de craindre une main brûlante,
Semble se durcir sous les doigts.

Ah Dieux ! que mon ame est ravie !
Restons ici quelques instans ;
C'est le séjour de la féerie ;
C'est le lieu des enchantemens :
Car moi qui n'ai jamais l'œil trouble,
Qui bois du vin modérément,
Hé bien ! moi, j'ai toujours vu double
Dans ce joli département.

Il faut partir, quoiqu'il en coûte
Voyager est notre dessein,
Un tour de main change la route
Et déjà je touche au Bas-Rhin.
J'aime ces côteaux, ces campagnes,
Mais en vain j'y cherche un gazon,
Quittons la croupe des montagnes,
Il ne croît que dans le vallon.

Imitons les sages pilotes,
Et le gouvernail à la main
Dirigeons-nous le long des *côtes*,
L'amour indique ce chemin :
Il nous transporte auprès de l'*Aisne;*
Delà par un effort léger
Dans la *Creuse* où l'on peut sans peine
Perdre le goût de voyager.

LE CONTRAT DE MARIAGE.

AIR : *Non, non, vous n'êtes pas si belle.*

IGI sont venus en personne
Martin, fils de la grand'Simonne,
Et trois autres de leur maison,
Grégoire et sa femme Jacquette
Qu'est, Dieu merci, assez coquette,
Suivis de leur fille Alison.

ILS ont, de leur volonté franche,
Promis qu'ils donneroient dimanche
A Martin leur fille Alizon
En mariage légitime,
Car c'est ainsi que je l'estime,
Pour l'emmener en sa maison.

ELLE a bien une aune de toile,
Un pot à serrer de la moëlle,
Un bahut, *item* un châlit;
Elle a de plus une houlette,
Un poëlon avec sa cuvette,
Deux gros flacons qui sont tout ronds.

ELLE a *en* son propre une cotte,
Un taillis dessus une motte,
Un petit logis tout joignant,
Dont l'entrée est si difficile

Qu'une personne quoiqu'habile
N'entre-là qu'en s'agenouillant.

De son côté Martin apporte
Une clef pour ouvrir la porte
Du petit logis d'Alizon.
Elle est sans dents et bien polie,
Elle a, ce qui la rend jolie,
Son anneau bordé de coton.

Les futurs, contents des promesses,
Se sont fait beaucoup de caresses:
Peu s'en est fallu qu'Alizon
N'ait, devant toute l'assemblée,
Laissé Martin entrer d'emblée
Dedans sa petite maison.

LA BERGÈRE.

Air: *C'est ce qui me console.*

Dans de riches appartemens
On a vingt meubles différens;
Un seul m'est nécessaire:
Mieux qu'avec un sopha doré,
Mon petit réduit est paré
D'une simple bergère.

L'étoffe en est d'un blanc satin ;
Elle a de la fleur du matin
La fraîcheur printannière ;
Le lustre en est aussi parfait
Que le jour même que j'ai fait
L'essai de ma bergère.

Dans ses contours bien arrondis,
Entre deux coussins rebondis
Mon bonheur se resserre ;
J'aime à m'y sentir à l'étroit,
Et chaudement, quand il fait froid,
Je suis dans ma bergère.

Le jour, la nuit, sans embarras,
Joyeux, je goûte dans ses bras
Un repos salutaire,
Avec délices je m'étends ;
Ah ! quel plaisir, quand je me sens
Au fond de ma bergère !

Je n'en sors qu'avec des regrets ;
Souvent j'y rentre et j'y voudrois
Passer ma vie entière :
Elle charme tout connoisseur ;
Mais c'est moi seul qui, par bonheur,
Me sers de ma bergère.

LE SABOT.

AIR : *Faut attendre avec*, etc.

COLIN me dit un jour : Colette,
(Mettant la main sur mon sabot)
Quand donc en as-tu fait emplette,
Ah ! ma bergère, qu'il est beau !
— Je veux, Colin, te satisfaire,
Car je ne te refuse rien ;
Ce sabot me vient de ma mère,
Et ce sabot est tout mon bien. *bis.*

PRÊTE-LE-MOI, dit-il, ma chère,
Je veux l'essayer un moment.
— Non, Colin, ça ne peut se faire,
Ton pied est trop gros et trop grand.
N'importe, dit le téméraire,
C'est à moi que mal en viendra ;
Prête toujours, laisse-moi faire,
Je te réponds qu'il entrera. *bis.*

SANS me permettre de réponse,
De son pied il y met le bout ;
Je m'oppose à ce qu'il l'enfonce :
Ah ! Colin, lui dis-je, es-tu fou ?
Sans m'entendre il pousse et re-
pousse,

Et toujours entre plus avant,
Enfin il donne une secousse.
— Ah ! grand dieu ! mon sabot se fend ! *bis.*

Le croiriez-vous il fut bien aise,
Au lieu d'en avoir du chagrin ;
Et mon sabot, ne vous déplaise,
Depuis ce temps sert à Colin :
Il le met dessous la coudrette,
Quelquefois sur le vert gazon ;
De quelque façon qu'il le mette,
Pour son pied mon sabot est bon. *b.*

FAITES-LE BIEN.

AIR : *Sans le savoir.*

RICHARDS, soulagez l'indigence
Et faites régner l'abondance
Chez le plus petit plébéien :
Avec une amante chérie
Formez le plus tendre lien,
Et tous les jours de votre vie
Faites-le bien.

MARIS qui ne savez que faire
Pour adoucir le caractère

D'une Honesta de haut maintien,
Comme le jour du mariage,
Renouez le doux entretien :
Pour vivre en paix dans le ménage,
Faites-le bien.

Femme qu'un sombre époux afflige,
Que votre gaîté le corrige :
L'hymen demande aide et soutien.
De rappeler la jouissance
C'est le véritable moyen ;
Mettez-le *vite* en évidence,
Faites-le bien.

Abbé qui flairez la fortune,
Chantez et la blonde et la brune,
En poëte épicurien,
Et s'il vaque un gros bénéfice,
Pour le souffler à votre ancien,
Sous les yeux d'une protectrice,
Faites-le bien.

A vos yeux, jeunesse adorable,
Que tout objet soit respectable,
Qu'on soit turc, arabe, ou païen ;
Mais cependant, de préférence,
Caressez le concitoyen ;
Et, sans espoir de récompense,
Faites-le bien.

LE PETIT FRÈRE.

AIR : *De la Boulangère.*

QU'UN jour de noce a d'agrément !
Bon Dieu, quel jour prospère,
Pour le papa, pour la mamam,
La tante, la grand'mère !
Mais qui paroit le plus content ?
Ah ! c'est le petit frère,
Vraiment,
Ah ! c'est le petit frère.

CHEZ la mariée, au matin,
Une prudente mère
Lui doit du plus heureux destin
Confier le mystère :
La mariée, en soupirant,
Attend le petit frère,
Vraiment,
Attend le petit frère.

SOUVENT à ses jeunes parens,
La future bien chère,
Leur donne de jolis présens
Qui savent toujours plaire :
Ses plus beaux dons assurément,
Sont pour le petit frère,

Vraiment,
Sont pour le petit frère.

A l'Eglise on s'en va gaîment ;
C'est là la grande affaire ;
On prononce le *oui* charmant ;
Flambeau d'hymen éclaire.
Qui tient le poële en ce moment?
Ah! c'est le petit frère,
Vraiment,
Ah! c'est le petit frère.

Sans doute au service divin,
Il est bien nécessaire ;
Mais dans une noce, au festin,
Le jour la nuit entière,
Le premier garçon constamment,
C'est bien le petit frère,
Vraiment,
C'est bien le petit frère.

Comme l'on n'a pas toujours faim,
On devient téméraire ;
On convoite un vol clandestin,
Certaine jarretière....
Qui fera ce vol sourdement?
Ah ! c'est le petit frère,
Vraiment,
Ah ! c'est le petit frère.

Le petit frère est bon à voir
Soumis, même en colère;
Lorsqu'il a rempli son devoir,
Et bien fait son affaire,
La bonne sœur, plus tendrement,
Chérit le petit frère,
Vraiment,
Chérit le petit frère.

Quand l'amour va fermer les yeux
Pour un charmant mystère,
Je suis fâché d'être si vieux;
Car enfin, de Glycère,
Je voudrois bien, en ce moment,
Etre le petit frère,
Vraiment,
Etre le petit frère.

L'AMOUR FORGERON.

Air: *Du Maréchal ferrant.*

Chantons, amis, chantons Manon,
Pour moi j'en aime jusqu'au nom.
Afin d'en célébrer la fête,
Je vais révéler un secret;
Que chacun de vous soit discret.
Allons, ma Muse, soyez prête.

Tôt, tôt, tôt,
Battez chaud;
Tôt, tôt, tôt, bon courage,
Il faut avoir cœur à l'ouvrage.

CUPIDON s'est fait maréchal,
Mais ce Dieu ne s'y prend pas mal;
Il prend Manon pour domicile,
Il met sa forge dans ses yeux:
On en voit rejaillir des feux
Qui brûleroient toute une ville.
Tôt, tôt, tôt, etc.

SAVEZ-VOUS quels sont ses soufflets?
Deux demi-globes rondelets;
Ils vont même sans qu'on y touche:
Il ne faut pour les mettre en train
Qu'y poser doucement la main,
Ou qu'un doux baiser sur la bouche.
Tôt, tôt, tôt, etc.

MAIS que fait-il de ses deux bras
Si blancs, si ronds, si délicats?
L'amour en a fait ses tenailles.
Oui, même quand ils seroient nuds,
Ces bras mieux que ceux de Vénus
Retiendroient le Dieu des batailles.
Tôt, tôt, tôt, etc.

Amis, je ne vous dirai pas
Quel est le lieu rempli d'appas
Où l'amour a mis son enclume;
Mais sitôt qu'il y forge un dard,
Le trait s'anime, brille et part:
Plus il frappe, et plus il s'allume.
Tôt, tôt, tôt, etc.

L'Amour sait trop bien son métier,
Pour ne pas pourvoir en entier
A tout ce qu'il faut chez la belle:
Le marteau qui frappe les coups,
Ce seroit moi, ce seroit vous,
Si Manon n'étoit pas cruelle.
Tôt, tôt, tôt,
Battez chaud,
Tôt, tôt, tôt, bon courage,
Qui n'auroit pas cœur à l'ouvrage!

LES MATINES DE CYTHÈRE.

Chantons les matines de Cythère;
Tout ce qu'on y fait s'y fait à deux:
Oui, ce n'est qu'à deux qu'on peut bien faire
L'office du Dieu qui rend heureux.

L'art d'aimer n'est rien sans l'art de plaire,
C'est de cet office une leçon ;
Et joindre le plaisir au mystère,
Des amans heureux c'est l'oraison.
Chantons les matines, etc.

Voulez-vous savoir quelle est l'antienne
Qu'on entonne en ce temple charmant ?
« Qu'importe à deux cœurs que la » nuit vienne,
» Si la nuit n'amène le moment ? »
Chantons les matines, etc.

Qu'aux autels du dieu l'on porte un cierge
C'est à la prêtresse à l'allumer ;
Le clerc met la mèche à l'huile vierge
Que la novice y vient consommer.
Chantons les matines, etc.

Couronne-t-il un couple fidèle,
La bouche et le cœur font le serment ;
Ou sa flamme n'est qu'une étincelle

Qu'allume et qu'éteint le moindre vent.
Chantons les matines, etc.

Pour voir l'autel du dieu qu'on adore,
A peine a-t-on assez de deux yeux!
Souvent le plaisir les ferme encore,
Deux amans ne l'en aiment que mieux.
Chantons les matines, etc.

L'Amour vient quand la beauté l'appelle;
Des droits du dieu la déesse instruit.
Le fuit-elle? il ne bat que d'une aile;
Mais il en a deux quand il la suit.
Chantons les matines de Cythère;
Tout ce qu'on y fait s'y fait à deux:
Oui, ce n'est qu'à deux qu'on peut bien faire
L'office du dieu qui rend heureux.

LE LIN ET LE FUSEAU,

DIALOGUE.

AIR : *Il faut que l'on file, file.*

COLIN.

DANS le verger de Cyprine
Ton beau lin croît tous les jours,
Tondu par la main divine
Des Grâces et des Amours :
Heureux qui t'en file, file,
Qui t'en filera toujours!

SYLVIE.

Ah ! mon cher Colin, que j'aime
A voir ton fuseau si *dret!*
Le dieu des jardins lui-même
Près de lui n'a qu'un hochet;
Tu m'en files, files, files,
Tu m'en files à souhait.

COLIN.

COMME une plante chérie,
Ton lin je façonnerai,
Et d'une amoureuse pluie
Toujours je l'arroserai,

Tant que je t'en file, file,
Tant que je t'en filerai.

SYLVIE.

Puisse la Parque ennemie
Qui tient le fatal ciseau
Filer désormais ma vie
Avec un pareil fuseau
Qui m'en file, file, file,
M'en file jusqu'au tombeau!

COLIN.

Tant que tu seras jolie,
Au printemps de tes beaux jours,
Que ton lin sera, Sylvie,
Arrosé par les Amours,
Je t'en file, file, file,
Je t'en filerai toujours.

SYLVIE.

Tant que Colin, pour me plaire,
Avec moi travaillera,
Jamais quenouille étrangère
De mon lin ne filera.
Colin seul m'en file, file,
Colin seule m'en filera.

ENSEMBLE.

PROFITONS du temps qui passe,
Filons le lin de Vénus ;
Fuseau, lin ; quand l'âge glace,
Tous ces biens sont superflus :
Hélas ! on n'en file, file,
Hélas ! on n'en file plus.

ÇA.

AIR : *On dit qu'à quinze ans.*

AH ! que j'aime *ça !*
Ce mot me plaît à la folie :
Il semble déjà
Que je suis à même de *ça.*
Je donnerois ma vie
Pour ne faire que *ça.*
Que mon ame est ravie
Lorsque je pense à *ça !*
Ah ! que j'aime *ça !* etc.

Ça conduit à tout,
Et même en tout est nécessaire ;
Ça plaît à tout goût,
D'un bout du monde à l'autre bout ;

Ça distrait la misère
Du robuste habitant des champs ;
Ça fait au solitaire
Passer d'heureux instans :
Ah ! que j'aime *ça* ! etc.

A côté de *ça*
Un secret penchant nous entraîne ;
Les mortels pour *ça*,
Ont toujours été comme *ça*.
Ils portent tous la chaîne
Du dieu qui cause des soupirs :
Ça fait un peu de peine ;
Ça donne des plaisirs :
Ah ! que j'aime *ça* ! etc.

Fille de quinze ans
A pour *ça* la puce à l'oreille :
Ça porte à ses sens
Le trouble des plaisirs naissans.
Sitôt qu'elle sommeille,
Ça se présente à son esprit ;
Quand elle se réveille
Ça vous la réjouit :
Ah ! que j'aime *ça* ! etc.

Quand je suis sur *ça*,
Mon plaisir ne peut se comprendre ;

Et, ma foi ! sans *ça*,
Que pourrois-je faire de *ça* ?
J'aime assez m'y reprendre
Pour arriver encor à *ça*,
Afin de mieux m'étendre
Sur ce beau sujet-là.
Ah ! que j'aime *ça* !
Ce mot me plaît à la folie :
Il semble déjà
Que je suis à même de *ça*.

L'ENFANT DE COEUR DE CYTHÈRE.

AIR : *Eh ! ma mère est-c' que j'sais ça.*

DE ta petite chapelle
L'amour m'a fait desservant,
Et mon service m'appelle
Auprès de toi plus souvent ;
Si dans ma tendre jeunesse
J'ai servi Notre-Seigneur,
Je puis bien de ma maîtresse
Etre aussi l'*enfant de chœur*.

Pour contenter mon ivresse
Il faut que dans ton réduit
Je ne serve que la messe....
Que la messe de minuit ;
C'est-là l'heure favorite
Où l'amour sans carillon,
Pour te donner l'eau bénite
Saisira mon goupillon.

S'il faut entonner l'épître,
J'étendrai mon livre saint
Sur cet élégant pupitre
Formé par ton joli sein.
Quelle source de délice,
Quand guidé par le désir
J'épuiserai le calice....
Le calice du plaisir.

Écoute, ô charmante vierge,
Les vœux d'un tendre mortel,
Qui t'offre son petit cierge
Tous les jours à ton autel.
S'il a prouvé qu'il t'adore
Par plus d'un coup... d'encensoir,
Fais qu'il te le prouve encore
Sur ton petit reposoir.

L'ABRICOT,

PARODIE

De *Je voudrois bien voir ce Château.* (Raoul de Créqui.)

Air connu.

Je voudrois bien dans ton enclos,
Petite jardinière,
Tâter d'un de ces abricots,
Qu'à tout fruit je préfère.
Livre-le moi c'est entendu; *bis.*
Car en fait de ce fruit fendu,
Dès qu'on y pense, ou qu'on y touche, *bis.*
L'eau tout d'suite en vient à la bouche. *ter.*

On nous dit toujours pour leçons,
A ce fruit des coquettes,
Si vous mordez, malins garçons,
Aurez-vous les dents nettes?
Et zeste, au fruit l'on a mordu; *bis.*
Car en fait de ce fruit fendu,

Dès qu'on y pense, ou qu'on y touche, *bis.*
L'eau tout d'suite en vient à la bouche. *ter.*

Trop vert, l'abricot ne vaut rien,
Trop mûr, fait-il envie ?
Le meilleur de tous, c'est le tien,
Jardinière jolie.
Sur mousse légère étendu, *bis.*
Et ni trop, ni trop peu fendu,
Dès que j'y pense, ou que j'y touche, *bis.*
L'eau m'en vient ailleurs qu'à la bouche. *ter.*

LE SAVOIR FAIRE.

Air : *Du Vaudeville de Florian.*

Sexe charmant à qui l'on fait
Ce qu'il est si joli de faire,
Je voudrois vous mener au fait
Et vous montrer mon savoir faire ;
Car du moment qu'on vous le fait,
On a tant de plaisir à faire,
Qu'on voudroit jamais n'avoir fait
Que ce qui vous plaît tant à faire.

L'époux qui jamais rien ne fait
Défend à sa femme de faire :
Mais si la femme aime le fait,
L'époux a beau dire et beau faire,
Dût-on la prendre sur le fait
Elle trouve moyen de faire,
De façon que l'époux soit fait
Pour n'avoir pas voulu lui faire.

Mais si trop souvent on le fait,
Bientôt on ne peut plus le faire :
Vous avez sur nous par le fait
L'avantage de toujours faire :
Et comme sans nous dans le fait,
Belles, vous ne pouvez rien faire,
Afin que cela soit bien fait
Ne vous le faites pas trop faire.

J'ai bien long-temps parlé du fait,
Belles pourtant sans vous rien faire;
Vous me croyez peut-être fait
Pour en parler et ne rien faire :
Sans plus tarder allons au fait,
Vous conviendrez, me voyant faire,
Que, si je parle bien du fait,
Je sais encor mieux vous le faire.

LA TEMPÉRANCE.

AIR : *Quand Vénus sortit de l'onde.*

« PRATIQUEZ la tempérance,
» Dit toujours la prude Hortense ;
» Avec cette vertu-là
» On est jamais *à quia.*
» Hypocrate que j'estime,
» Selon moi, n'a pas tout dit ;
» Mais tout est dans ma maxime :
» *Du* PAIN, *du* VIN... *et l'on vit.* » *b.*

SUR son cœur le vieux Vilneuve
Tente une dernière épreuve,
Elle répond au *Poulet :*
« Le bonheur, cher baronnet,
» N'est pas dans ces biens qu'on
» vante,
» Dans le rang ni dans l'habit.
» Je suis bien votre servante :
» Du *pain*, du *vin*... et l'on *vit.* » *b.*

UN blondin fait comme un ange,
L'aimable et tendre Volange

Lui propose sans façon
Un déjeûner de garçon.
Mais dans sa magnificence
Il veut user son crédit :
« Hé, mon cher, point de dépense...
» Du *pain*, du *vin*... et l'on *vit*. » *b.*

LA PEUREUSE.

AIR : *Un jour Guillot trouva Lisette.*

QU'ÉGLÉ me paroît exigeante !
On ne peut trop la ménager :
Vous la voyez foible et tremblante
S'allarmer au moindre danger.
Chez elle, un soir avec mystère,
Colin paroît. — Ménage-moi ;
Si quelqu'un vient !... J'entends ma mère :
Colin, Colin, retire-toi. *bis,*

POUR appaiser ses justes craintes,
Colin ferme l'appartement,
Et prend pour arrêter ses plaintes,
Sur sa bouche un baiser charmant :

Tandis qu'une main téméraire,
Un peu plus bas... — Ménage-moi,
Si tu crains un peu ma colère,
Colin, Colin, retire-toi. *bis.*

Mais n'écoutant que son délire,
Colin fait tout pour être heureux;
Eglé se trouble, Eglé soupire,
Rougit, ferme et rouvre les yeux.
Son amant lui paroit terrible:
Ciel, dit Eglé, ménage-moi:
Non, l'entreprise est impossible,
Colin, Colin, retire-toi. *bis.*

Un cri d'Eglé fait bien connoître
Que tout est possible à l'amour;
Aux plaisirs que le Dieu fait naître
Elle se livre sans détour:
Mais un autre soin la tourmente;
De grace, au moins ménage-moi,
Lui dit-elle, avec épouvante,
Colin, Colin, retire-toi.

L'ESPRIT.

AIR : *J'ai vu par-tout dans mes voyages.*

AMIS, quel est, à votre guise,
Ce qu'aujourd'hui l'on nomme esprit ?
L'ancien n'est plus qu'une sottise,
Il en est un autre en crédit :
Cet esprit, purement physique,
C'est l'autel charmant du plaisir...
De l'avoir partout l'on se pique ; *b.*
Il est plus facile à saisir. *bis.*

POURQUOI faudroit-il, près des belles,
De paroles se mettre en frais ?
Un tel esprit, dans nos ruelles,
N'auroit qu'un bien maigre succès.
Nos pères aimoient à paroître ;
Maintenant, ce n'est que la nuit
Qu'une femme peut bien connoître *b.*
Tout ce qu'un amant a d'esprit. *b.*

ADMIREZ donc comme tout change;
On devoit jadis, au salon,

Avoir de l'esprit comme un ange ;
Aujourd'hui c'est comme un démon.
Dans les hommes, chose nouvelle !
Un esprit roide est du bon ton ;
Et, pour surcroît, dans une belle, *b.*
On demande un esprit profond. *bis.*

Au jarret, l'esprit se devine,
A la taille, dans un pied fin ;
Aussi chacun, chez sa voisine,
Cherche un esprit conforme au *sien.*
Grâce à cette heureuse science,
On peut rarement s'égarer,
Et l'on voit plus souvent, en France, *b.*
Les beaux esprits se rencontrer !.. *b.*

Nos dames, sans être pédantes,
Courent toutes après l'esprit :
Hommes charmans, femmes charmantes,
Ensemble font assaut d'esprit !
Recherchons donc, et sans mystère,
Le beau titre de bel esprit ;
Et, si long-temps nous voulons plaire, *bis.*
Gardons-nous de perdre l'esprit. *b.*

Mon esprit, je vous en assure,
Belles, n'est pas dans ma chanson:
Pour vous en donner la mesure,
Je préfère une autre façon:
Oui, je veux dans le tête-à-tête,
Essayer comme il vous séduit,
Et, par la plus douce conquête, *b.*
Me mettre bien dans votre esprit. *b.*

LA PRINCESSE,

Chanson à l'usage de la Cour.

Air : *A voyager passant sa vie.*

S'attend-on à cela d'un Page?
Comment donc, pendant mon sommeil!
Vit-on jamais rien de pareil!
Quelle indécence! quel outrage!
Mais quel insolent est-ce là?
— Je m'ôterai grande princesse,
Si j'incommode votre altesse.
— Mais je ne vous dis pas cela.

C'est affreux ! si je suis tranquille,
C'est à force d'être en fureur.
C'est hideux ! mais c'est une horreur !
Mais, c'est que j'en reste immobile !
Mais quel insolent est-ce là ?
— Je m'ôterai, etc.

Pendant que je dors ! c'est infâme !
Abuser de ma bonne foi !
Ah ! je me meurs..... c'est malgré moi.....
Quel coquin !.. je vais rendre l'ame !
Mais quel insolent est-ce là ?
— Je m'ôterai, etc.

Encor ! encor ! sans qu'il me quitte !
Ce petit faquin croit-il donc,
Croit-il mériter son pardon,
En m'offensant deux fois de suite ?
Mais quel insolent est-ce là ?
— Je m'ôterai grande princesse,
Si j'incommode votre altesse.
— Mais je ne vous dis pas cela.

LE LIT DE REPOS.

AIR : *Ah ! que de chagrins dans la vie.*

MEUBLE discret, pierre d'attente,
Reposoir de la volupté,
C'est sur toi que Lise tremblante
Rêve au bonheur qu'elle a goûté.
Du sommeil et de la tendresse,
Tour à tour comblant le désir.
Tu fus nommé par la paresse,
Débaptisé par le plaisir.

QUE ta forme sait avec grâce
Servir nos projets amoureux !
Lit charmant, ton étroit espace
Force d'être un quand on est deux ;
Et ta plume, au lieu de s'abattre,
S'élève après un doux larcin,
Comme le joli sein d'albâtre
Qui semble repousser la main.

AFFAISSÉ par la nonchalance,
Courbé sous le poids de l'amour,
Lit de repos, ton existence
Semble se perdre chaque jour.

Ah ! lorsque mon cœur vers *Adèle*
Cherche l'amour, perd la raison,
Lit charmant, à mes vœux fidèle,
Ne retrouve jamais ton nom.

CONSEILS.

AIR : *Il est toujours le même.*

JEUNE beauté,
Faite pour nous séduire,
A la gaîté
Joignez la volupté.
C'est la divinité
Qui soutient votre empire :
Dans les bras d'un amant,
Que son culte est charmant !
Qu'en pensez-vous !
Bon ! je vous vois sourire.

POUR vos attraits
Lucile, je soupire,
Laissez-moi voir
Dessous votre mouchoir :
Le joli reposoir !
Souffrez que je l'admire.

Je voudrois que ma main
Y commît un larcin ;
Qu'en pensez-vous !
Bon ! je vous vois sourire.

Quoi ! vous boudez !
Eh bien ! je la retire.
Je vais plus bas
Chercher d'autres appas ;
Si j'y fais du fracas,
Vous n'aurez rien à dire :
Qui donne des désirs,
Doit donner des plaisirs,
Qu'en pensez-vous ?
Bon ! je vous vois sourire.

Il ne faut pas
Mourir vierge et martyre :
Faisons un tour
Au jardin de l'Amour.
Des secrets de sa cour
Je m'offre à vous instruire :
Son trône est un sopha,
Son sceptre le voilà.
Qu'en pensez-vous ?
Bon ! je vous vois sourire.

Suivez mes pas,
Je suis un vaillant Sire,
Cinq à six fois
Sont mes moindres exploits.
Cet hommage est courtois;
Vous pourriez trouver pire.
Demain je reviendrai,
Je recommencerai.
Qu'en pensez-vous?
Bon! je vous vois sourire.

Dans ce séjour
Par fois l'air qu'on respire
Pour un moment
Suspend tout sentiment.
Mais un baiser charmant
Fait cesser le délire;
Et quelques temps après
L'on peut sur nouveaux frais....
Qu'en pensez-vous?
Bon! je vous vois sourire.

LE BONNET MONTÉ.

AIR : *Chantez, dansez, amusez-vous.*

LISE montoit élégamment
Un bonnet pour un jour de fête ;
Quand il fut fait, son jeune amant
Voulut le mettre sur sa tête :
Le mit-il ? ne le mit-il pas ?
C'est ce que nous ne savons pas.

VOUS allez me le chiffonner !
Lui dit-elle : Qu'allez-vous faire ?
Il s'amollit à le toucher ;
Vous me ferez mettre en colère :
La gaze ne se blanchit pas :
Ah ! monsieur, ne le mettez pas.

POURSUIVANT toujours son chemin,
L'amant faisoit la sourde oreille,
Et tenant le bonnet en main,
Juroit qu'il iroit à merveille.
Le mit-il ? ne le mit-il pas ?
C'est ce que nous ne savons pas.

Vous ne pourrez l'y maintenir,
Vous avez la tête trop forte:
Ciel ! vous allez me l'aggrandir!
Est-ce qu'on agit de la sorte?
Vous me mettez dans l'embarras;
Ah ! monsieur, ne le mettez pas.

La belle ajoute, en rougissant:
Je veux vous plaire en quelque chose;
Examinez-le, j'y consens,
Touchez la barbe et le fond rose:
Mais, terminons-là nos débats;
Et surtout ne le mettez pas.

LA DISCRÉTION.

Air : *Eh ! ma mère est-c' que j'sais ça.*

J'aime assez le vieil adage
Qui nous dit: trop parler nuit !
Pour vivre en paix, l'homme sage
Fuit l'éclat et craint le bruit;
Amis, sachons donc nous taire;
Amusons-nous, mais tout bas!

Tout ce qui nous plaît à faire,
Faisons-le, n'en parlons pas.

J'AIME à pratiquer encore
Cet adage très-chrétien,
Cet adage que j'honore,
Qui nous dit : Faites le bien !
Mais le bien, fait sans mystère,
Perd son charme et ses appas :
Croyez-moi, pour le bien faire,
Faisons-le, n'en parlons pas.

J'ENTENDS dire à ma Glycère :
« Il faut faire aussi l'amour ;
» Depuis long-temps sur la terre,
» Chacun le fait à son tour ! »
La tâche est douce et légère,
Faisons l'amour en ce cas ;
Mais avec notre bergère,
Faisons-le, n'en parlons pas.

LE FUSIL SANS PAREIL.

AIR : *Chaque jour mon ame abusée.*

EN ville comme à la campagne
Luc porte un fusil précieux;
Il le charge avec du champagne,
Il l'amorce avec de beaux yeux.
Surprenant par sa force extrême,
Qui le voit ne peut l'oublier;
Le fusil s'arme de lui-même
Dès qu'il apperçoit le gibier.

SEMBLABLE à la pierre de touche
Qui fait connoître les métaux,
Il distingue dès qu'on le touche
La perdrix d'avec les moineaux.
Tirer jeune caille le charme,
Mais de sa beauté glorieux,
Malgré son maître il se désarme
Quand le gibier est maigre ou vieux.

DU monde telle est la folie,
Et rien ne sauroit la changer,
Contre elle fillette jolie
Aspire à le voir diriger;

Le coup part.... Quelle différence !
Voyez le caprice du sort !
Ce fusil donne la naissance
Quand les autres causent la mort.

L'HEUREUX CARACTÈRE.

AIR : *De Joconde.*

QUE je passe d'heureux momens
Dedans mon voisinage !
Selon l'esprit, selon les gens,
Je change de langage.
Je ne vais point en étourdi
Faire éclater ma flamme ;
Je suis sage avec le mari,
Et fou avec la femme.

QUE pour Bacchus ou pour l'Amour
On fasse une partie,
Que ce soit de nuit ou de jour,
J'en ai d'abord envie :
J'ai toujours soif, j'ai toujours faim ;
Rouge, blanc, brune et blonde,
Je voudrois boire tout le vin,
Et baiser tout le monde.

LES AMOURS A LA GUERRE, OU LE SIÉGE D'UN COUVENT DE NONNES.

AIR : *Jupiter un jour en fureur.*

NE rêvant que gloire et lauriers,
Et voulant connoître la guerre,
L'Amour, un jour quitta Cythère
Avec ses meilleurs guerriers :
L'arc à la main, le casque en tête,
Amis, dit-il, force et gaité ;
Marchons avec fermeté *bis.*
De conquête en conquête. *bis.*

LE brave et joli général,
Après ce discours militaire,
Donne à sa troupe jeune et fière
Du départ l'heureux signal :
D'un ton de héros il commande
Que l'on suive partout ses pas ;
Et tout droit aux Pays-Bas *bis.*
Il dirige sa bande. *bis.*

Enfin l'on arrive et voilà
Qu'on apperçoit un monastère :
Bientôt à la troupe guerrière
Le commandant dit : halte-là ?
Amis, vers cette forteresse
Dirigeons nos coups furieux ;
Nos vrais ennemis sont ceux *bis.*
Qui font vœu de sagesse. *bis.*

On pousse le cri du combat !
Vîte, on dipose pièces et mèche,
Et sans tarder l'on bat en brèche ;
On compte un héros par soldat.
Jalouses de sauver la place,
Et priant le saint du couvent,
Les Nonnes vont au-devant *bis.*
Du coup qui les menace. *bis.*

On se conduit en braves gens,
Tour à tour on pousse et repousse,
Enfin, après mainte secousse,
La brèche s'offre aux assiégeans ;
Chaque guerrier se rendant maître
D'une sœur qu'il prend corps à corps,
Après les plus grands efforts,
La force à se soumettre.

L'on vit, pour la première fois,
Un ennemi que l'on renverse

Chérir l'ennemi qui le perce,
Et sourire à ses exploits :
Et l'on dit que, posant les armes,
Enfin à la pitié rendus,
Les vainqueurs sur les vaincus
Répandirent des larmes.

La paix faite, le général
Cria : « Je veux qu'on m'obéisse :
» Plus d'abbesse, plus de novice ;
» Qu'en ces lieux tout soit égal ;
» Mêmes plaisirs et même chère,
» Pour toutes même place au chœur,
» Et qu'à l'instant chaque sœur
» Ici devienne mère. »

Voyant par-là l'ordre sauvé,
On rend grâce à la Providence,
Et pleine de reconnoissance
Chaque sœur répond : *ave.*
L'air plus hardi, l'ame plus forte,
Jeune nonnain, depuis ce jour,
Ne ferma plus à l'amour
Ni son cœur, ni sa porte.

LE DOCTEUR.

AIR : *Cœurs sensibles.*

IL est un dieu tutélaire,
Un docteur couru, fêté,
Dont le geste salutaire
Est un signe de santé;
Aux femmes il a su plaire,
Et, par un accord flatteur,
Toutes veulent le docteur.

POUR elles, discret, habile,
Il réussit chaque jour;
Le docteur est à la ville,
Le docteur est à la cour;
D'une cure difficile
Pour abréger la lenteur,
Il ne faut que le docteur.

LE docteur qui règne en France
Est moins instruit qu'on ne croit;
Il n'a pas grande science,
Pourtant il est maître en *droit;*
Et c'est pour cela, je pense,
Que bien des femmes d'honneur
Ont du goût pour le docteur.

Le docteur flatte, intéresse
Les femmes dans tous les temps;
Il gouverne avec adresse
Et leur esprit et leurs sens;
On fait naître la tendresse
Dans un jeune et foible cœur,
En lui montrant le docteur.

Docteur chéri d'une belle,
Par lui, près d'elle on peut tout:
Mes amis, d'une cruelle
Voulez-vous venir à bout?
Laissez dire la rebelle,
Et bravant sa sombre humeur,
Faites-lui voir le docteur.

O maris, qui de vos femmes
Voulez conserver le cœur,
Employez près de ces dames
Non les soupirs, la langueur;
Pour commander à leurs ames,
Il n'est qu'un moyen vainqueur:
L'entremise du docteur.

Pour la paix de son ménage,
Orgon se servoit de lui:
L'épouse fut douce et sage
Très-long temps; mais aujourd'hui

Elle crie, elle fait rage ;
Eh ! pourquoi ? c'est qu'au barbon
Le docteur a fait faux bond.

Vieilles, jeunes, laides, belles,
Toutes aiment le docteur,
Et toutes lui sont fidèles....
Toutes ? Non, c'est une erreur :
On dit qu'il en est entre elles,
Dans la crainte d'un malheur,
Qui se passent du docteur.

Quoi qu'on dise, ou qu'on plaisante
Sur cet être séducteur,
Partout on offre, on présente,
On introduit le docteur ;
Il répond à notre attente,
Et nous sert avec ardeur :
Tout se fait par le docteur.

Sexe aimable, fait pour plaire,
A qui j'offre mes couplets,
Si cet éloge sincère
Près de vous a du succès,
J'en demande le salaire ;
Belles, souffrez que l'auteur
Vous présente le docteur.

MA GRAND'MÈRE.

AIR : *En revenant de Bâle en Suisse.*

Ma grand'mère un soir à sa fête
De vin pur ayant bu deux doigts,
Nous disoit en branlant la tête,
Que d'amoureux j'eus autrefois!
Combien je regrette
Mon bras si dodu,
Ma jambe bien faite,
Et le temps perdu. } *bis.*

Quoi! maman, vous n'étiez pas sage!
— Non, non, certe, et de mes appas
Seule, à quinze ans, j'appris l'usage;
Car la nuit je ne dormois pas.
Combien je regrette, etc.

Maman, vous étiez donc bien tendre?
— Oui, si tendre qu'à dix-sept ans,
Lindor ne se fit pas attendre,
Et qu'il n'attendit pas long-temps.
Combien je regrette, etc.

MAMAN, Lindor savoit donc plaire?
— Oui; seul il me plut quatre mois;
Mais bientôt j'estimai Valère,
Et fis deux heureux à la fois.
Combien je regrette, etc.

QUOI! maman, deux amans ensemble!
—Oui, mais chacun d'eux me trompa;
Plus fine alors qu'il ne vous semble,
J'épousai votre grand papa.
Combien je regrette, etc.

MAMAN, que lui dit la famille?
— Rien; mais un mari plus sensé
Eut pu connoître à la coquille
Que l'œuf étoit déjà cassé.
Combien je regrette, etc.

MAMAN, lui fûtes-vous fidèle?
— Oh! sur cela je me tais bien;
A moins qu'à lui Dieu ne m'appelle,
Mon confesseur n'en saura rien.
Combien je regrette, etc.

BIEN tard, maman, vous fûtes veuve.
— Oui, mais grâces à ma gaîté,

Si l'église n'étoit plus neuve,
Le Saint n'en fût pas moins fêté.
Combien je regrette, etc.

Mais, maman, vous voilà bien vieille!
— Hélas! sans doute, et c'est le mal:
Car je conserve assez d'oreille
Pour danser en mesure au bal.
Combien je regrette, etc.

Comme vous, maman faut-il faire?
— Eh! mes petits enfans, pourquoi,
Quand j'ai fait comme ma grand'-mère,
Ne feriez-vous pas comme moi.
Combien je regrette,
Mon bras si dodu,
Ma jambe bien faite,
Et le temps perdu. } bis.

LES *T*.

AIR : *Chantez, dansez*, etc.

O vous dont les crayons heureux
Nous ont peint la volupté même,
Sous les emblèmes précieux
Des *C*, des *V*, des *P*, que j'aime,
Souffrez que je chante à mon tour
Les *T* si chéris de l'amour.

QUAND ce dieu décoche ses traits,
Des *T* nous éprouvons l'empire.
Dans les plus séduisans portraits
Ce sont les *T* que l'on admire.
Les *T* font naître le désir :
Les *T* conduisent au plaisir.

VRAIS thermomètres ambulans,
Qu'ornent et la rose et l'ivoire,
Dont les rapides mouvemens
Marquent l'instant de la victoire,
Jolis *T*, pour vous mettre en jeu,
Il ne faut qu'un baiser de feu.

T, jolis monts, quoique mouvans,
Dans l'amoureux pélerinage,

Sur vos sommets, quelques instans,
Je vais ranimer mon courage ;
Puis un sentier jonché de lys
Me mène au temple de Cypris.

Sexe charmant, soignez vos *T* ;
Ce sont des armes toujours prêtes.
Quand vous avez perdu vos *T*,
Vous faites bien moins de conquêtes.
L'amour s'efface avec les *T*,
Et sans les *T* point de beauté.

CE QU'ON DEVINE,

OU

LE LENDEMAIN DES NOCES.

Air : *Appelé par le dieu d'amour.*

Quand à l'objet de son ardeur
S'unit fille jeune et jolie,
L'espoir fait palpiter son cœur ;
De désirs elle est embellie.
Un souris tendre et pleins d'appas
Entr'ouve sa bouche divine....
Ce qu'elle veut ne se dit pas,
Mais dans ses yeux on le devine.

Arrive le déclin du jour :
Par l'époux l'épouse est conduite
Dans des lieux où le tendre Amour
Seul avec le Mystère habite :
L'épouse vers ces lieux, hélas !
En tremblant marche et s'achemine..
Ce qu'elle sent ne se dit pas,
Mais dans ses yeux on le devine.

Belle encore de sa vertu,
L'épouse, plus intéressante,
Le lendemain, l'œil abattu,
Avec embarras se présente :
Elle n'ose faire un seul pas....
Elle sourit à la sourdine.
Ce qu'elle a vu ne se dit pas,
Mais dans ses yeux on le devine.

JE TE LE FAIS.

Air : *Femmes sensibles*, etc.

Je te le fais sans te mettre en colère,
Je te le fais, et la nuit et le jour :
A chaque instant je voudrois te le faire,
Ce tendre aveu du plus ardent amour. *bis.*

QUAND je le fis, ce fut loin de ta mère,
Et je t'appris à le faire à ton tour;
Que nous trouvions de plaisir à le faire,
Ce tendre aveu du plus ardent amour. *bis.*

AH! disois-tu, du feu qui te dévore,
Oui, je me sens consumer à mon tour;
Fais-le moi donc, fais-le moi vite encore,
Ce tendre aveu du plus ardent amour. *bis.*

JEUNES encore, sur l'autel du mystère,
Recommencons nos sermens en ce jour;
Il vient un temps où l'on ne peut plus faire,
Ce tendre aveu du plus ardent amour, *bis.*

FIN.

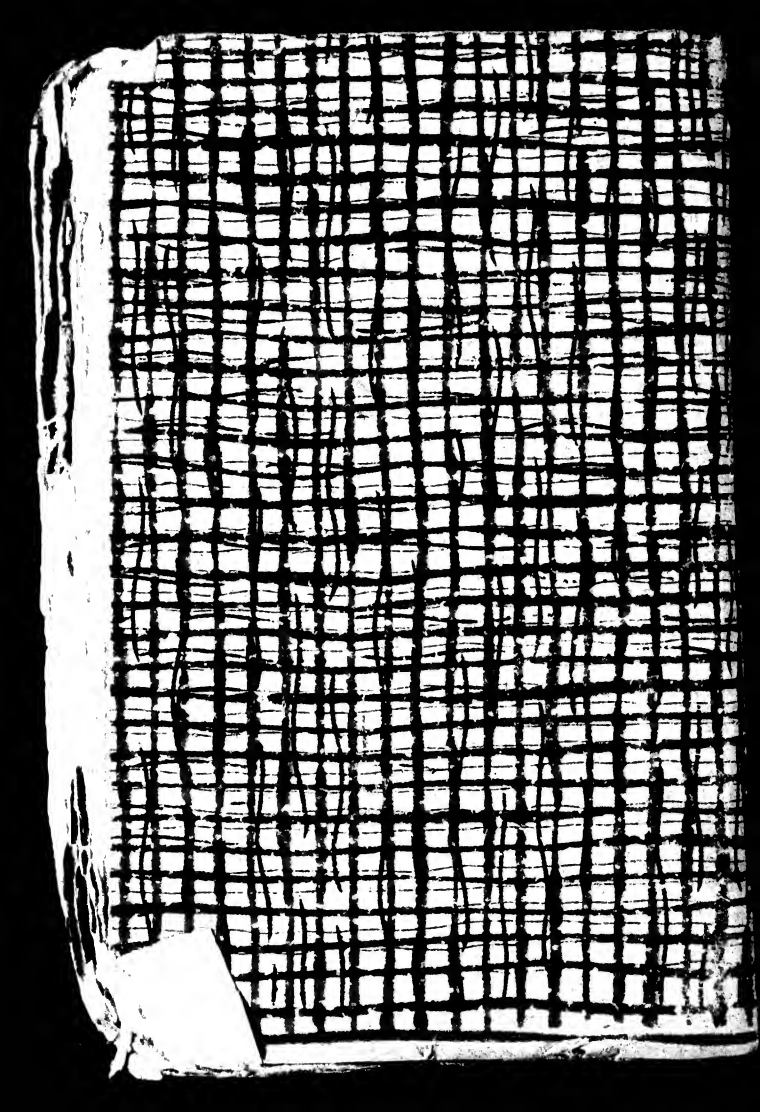
TABLE.

L'ABRICOT, page 94
l'Amour Forgeron, 83
les Amours à la guerre, ou le siège d'un Couvent de Nonnes, 113
la Bergère, 76
la Bergère exigeante, 65
la Bergère, instruite, 12
Bien de Lise, (le petit) 3
le Bonnet monté, 108
le Boudoir de Thémire, 45
Ça, 90
Ce qui compose une belle Femme, 48
Ce qu'on devine, ou le lendemain des Noces, 123
Chanson, 29
la Chanoinesse, 54
la Chapelle de Vénus, 51
la Chemise, 71
la Chose et le Mot, 41
la Clef du Cœur, 60
les Cœurs, 17
Conseils, 105
le Contrat de Mariage, 75
les Cotillons, 58

TABLE.

la Discrétion, page 109
le Docteur, 116
le Doigt de Cour, 56
la Douce Mort, 5
l'Embarras de Lise, 16
l'Enfant de Chœur de Cythère, 92
les Entre-Deux, 63
l'Esprit, 100
Faites-le bien, 79
la Femme choquée, 8
la Femme instruite, 31
la Femme sensible, 52
la Feuille à l'envers, 53
la Fille et le Cheval, 43
la Fille obéissante, 59
le Fruit défendu, 57
le Fusil sans pareil, 111
les Globes, 36
Grand'Mère, (ma) 119
l'Heureux caractère, 112
l'Heureux larcin, 46
Je te le fais, 124
J'étois bien jeune encore, 62
le Jeu de Billard, 39
le Joli petit bas de laine, 68
le Jugement de Pâris, 13
le Jupon court, 61

TABLE.

le Lin et le Fuseau, page 88
le Lit de repos, 104
la Loterie, 34
les Matines de Cythère, 85
la Montre à répétition, 37
l'Observateur curieux, 6
le Petit Frère, 81
la Petite Gasconne, 67
la Peureuse, 98
la Plaideuse chez son Procureur, 22
la Princesse, 102
le Quelque chose, 20
le Rêve agréable, 25
le Retour du beau temps, 49
le Retour d'Ulysse, 9
le Sabot, 78
le Savoir faire, 95
le Sommeil de Vénus, 27
les T, 132
la Tempérance, 97
le Voyage d'Azélie, 72
les Voyageurs des Pays-Bas, 33

FIN DE LA TABLE.